

Mémoires du Congo

et du Ruanda-Urundi



n°21 - Mars 2012

La saga du Liemba

Le pont aérien de l'indépendance

La recherche médicale au Congo Belge

Sommaire

MÉMOIRES DU CONGO
ET DU RUANDA-URUNDI

Périodique n° 21 - Mars 2012

Photos de couverture :
- "Liemba" : Wouter Sotthewes - www.panoramio.com
- Bustes bois Mangbetu : N. Blomstrand.

Editorial

Confortés par l'enthousiasme et l'intérêt portés par nombre d'entre vous, lecteurs et chers membres, à notre magazine, nous avons décidé d'augmenter la fréquence de parution. Elle sera trimestrielle : Mars, Juin, Septembre et Décembre. Cette décision était attendue par l'équipe de rédaction qui a pris goût à ce challenge et nous offre, vous nous l'avez fait savoir, un contenu de qualité.

Nous avons fait nôtre la devise de Paris-Match : "le poids des mots, le choc des photos". Notre graphiste, Pascal Pruvost, l'a bien compris et nous lui témoignons par ces lignes nos vifs remerciements.

Si la fréquence augmente, le tirage aussi ! Nous estimons notre lectorat à 3.000 personnes. Ceci nous a permis d'intéresser des annonceurs et leur participation financière est bienvenue dans notre calcul de rentabilité.

Pour rappel, nous fêtons cette année notre dixième anniversaire. L'édition du mois de Juin, le numéro 22 de notre revue, sera spéciale : en effet nous la consacrerons à vous présenter le bilan de notre association après 10 ans d'existence. Si nous avons respecté tous les engagements de départ, à savoir le recueil de 150 témoignages de "Belgolais", nous pouvons affirmer que nous avons fait bien mieux ! Vous le découvrirez bientôt dans notre prochain numéro.

Amis lecteurs et chers membres, c'est à vous que nous le devons : par vos encouragements, par vos cotisations. Les membres actifs et bénévoles de notre association "Mémoires du Congo" se couperont encore en quatre pour vous satisfaire

■ Paul Vannès
Administrateur délégué

Souvenir

Le léopard

Dans les années trente, nous habitions à Panda tout au bout de l'avenue "des Ardennes" que les agents de l'Union Minière avaient baptisée : avenue "des singes".
Notre maison, la dernière de l'avenue et séparée de la plus proche demeure par un bois d'eucalyptus, était très isolée. Sur les trois autres côtés, ce n'était que la brousse. A l'Est, un profond ravin nous séparait du domaine où, sur un promontoire, les Bénédictins avaient établi leur monastère Saint Sauveur.
De l'autre côté, un ravin où coulait un maigre filet d'eau et par delà lequel s'entrevoyait, dans le lointain, la route de Kakontwe. Une rangée de collines d'où émergeaient deux bosses fermait l'horizon.

Beaucoup plus proche, juste au-delà du ravin, une petite colline en pain de sucre cachait sa maigre végétation sous un bel arbre que nous appelions "le Solitaire". En 1933, à l'âge de six ans, je suis entrée à l'école des R.M.Bénédictines.
Mes compagnes étaient, entre autres : Suzanne Ancel, Yvonne Verdussen (†), Claudine Masseau, Yvette Eliard (†), Rolfin Bester (S.A.), Zoé Diamantaras, Rosa Di Giovanni et une fille Mentges arrivée avec sa famille du Transvaal en char à boeufs et ... pieds nus. Tout ce petit monde s'entendait très bien.
Le monastère formait un quadrilatère ouvert. Un des côtés, occupé par les classes, était longé par une allée bordée d'eucalyptus. Ce chemin menait à une ancienne chapelle en tôles où j'ai le souvenir de mes premières messes de Noël.
Un matin, à la récréation, les Mères, affolées, nous ont fait précipitamment rentrer en classe : un léopard se promenait dans l'allée !

Bien évidemment, nous nous sommes hissées aux fenêtres et avons vu un vieux léopard arpenter paisiblement l'allée puis, en quelques bonds, disparaître en brousse.

J'étais fascinée, cette vision me restait en tête et m'est toujours un merveilleux souvenir !
Vers mes 8 ou 9 ans, trompant la surveillance maternelle et celle des boys, j'ai souvent pris la clef des champs, descendu, dans la brousse, jusqu'au ravin et, prudemment, sans faire de bruit, remonté la pente jusqu'à "l'Arbre Solitaire" dans l'espoir de revoir le léopard.

Que de recherches n'ai-je pas faites, inspectant termitières et taillis autour du ravin …
Je n'ai jamais vu le léopard, mais je sais, j'en suis certaine, que lui me voyait, souriant dans ses moustaches. Preuve qu'il était là : dans notre jardin, on voyait régulièrement ses traces en direction du poulailler où il affolait la volaille et alertait les boys.

Finalement, ce paisible léopard, après une bataille avec des chiens, a été abattu par un vieux prospecteur italien qui campait au-delà de la colline à l'arbre solitaire.

J'ai pleuré quand je l'ai appris …

■ Yvette Buyle-Quets

Le rhinocéros blanc éteint ...

Catastrophe écologique au Congo

Dès avant l'indépendance, la Belgique était bien consciente de posséder, dans son territoire d'outremer, une exclusivité, le fameux rhinocéros blanc du nord, qu'n'existait nulle part ailleurs.
Bien qu'on ne parla guère alors d'écologie, notre pays créa à ses frais – en 1938 – le remarquable Parc de la Garamba, 500.000 hectares (équivalent au tiers de la Flandre) pour protéger cet animal exceptionnel et, simultanément, les girafes et dix à vingt mille éléphants (dont une centaine furent domestiqués).

Je découvris la présence de 150 à 200 rhinocéros blancs en 1948. Grâce au courage du conservateur A. Ory et des gardes congolais, principalement de l'ethnie Zande, les effectifs augmentèrent rapidement pour atteindre le 29 juin 1960 le chiffre exceptionnel de 1 000 à 1 300 individus. J'avais vécu avec ces doux monstres pendant 24 mois, de 1950 à 1952.
Mais, immédiatement après le 30 juin 1960, le désordre s'installa dans l'Uele, comme partout ailleurs, provoqué par les terribles mutins (qui faillirent me trancher la gorge, au Parc Albert, le 17 juillet).

Les massacres d'animaux qui débutèrent alors ne firent qu'amplifier. Entre 1960 et 1962, mille rhinos furent abattus, très souvent par des braconniers soudanais.
Bientôt, seuls vingt-cinq individus subsistèrent, grâce au courage d'une biologiste britannique, K.Hillman-Smith.
Les effectifs de cette espèce rarissime (rien à voir avec l'espèce d'Afrique du Sud) s'effondrèrent. Et que faire face à des tireurs étrangers, en jeep, avion et chameau ? L'ultime observation fut effectuée en 2007.
Pourquoi ces massacres insensés ? Parce qu'une corne de rhino vaut presque son poids en or à cause de ses fausses vertus aphrodisiaques et comme témoin de virilité en Asie de l'Est et au Yemen ! [1]
Pour la première fois depuis l'anéantissement par l'homme des ultimes mammouths, en Sibérie, le second plus grand mammifère de la planète, s'est éteint.

Ce rhino blanc qui, dans le dialecte de certaines ethnies proches de la réserve, est appelé MUNGU, Dieu. Et ce "dieu", le rhino blanc du nord, est définitivement éteint !

Cette destruction est irréversible. Voici un échec majeur de la conservation de la Nature, alors qu'à présent on s'intéresse enfin à l'écologie… Le Parc de la Garamba (patrimoine mondial de l'Unesco) existe encore en 2012, mais avec moins de 100 girafes, 2 à 3000 éléphants et, hélas, plus aucun rhinocéros blanc …

Dr. Jacques VERSCHUREN
Ancien directeur général des Parcs nationaux du Congo

(1) La pression restait tellement forte en 2011 que des malfrats s'en prirent aux rhinos de plusieurs musées d'Europe. Dorénavant, on est contraint d'installer de "fausses cornes" et de mettre les authentiques dans des coffres…

Parc National de la Garamba, rhinocéros de Burchell, dit blanc ou camus. Ces photos sont exceptionnelles, dans la mesure où elles sont les premières prises d'un animal désormais éteint.



Photo Henri De Saeger, Institut des Parcs Nationaux du Congo Belge



Photo Jacques Verschuren

Ça, c'est fini

Les enfants de vos enfants
Ne savent plus où c'était
Autant dire
Que c'est pire
Que s'ils étaient oubliés.
Ils n'ont jamais existé
Ceux qui sont morts des fièvres
Et qui dorment à Bafwasende
Dans l'enclos des pionniers.

Ceux qui, descendant le Fleuve
Sont restés à Djelo-Binza
Ceux qui n'ont pas atteint Wamba
Sur la route du Haut Uele.

Ceux que tua la malaria, l'éloignement
Quand on mourait d'appendicite.
Et ceux qui disparurent,
Ceux qui ne guérirent pas :
Les amibes, la misère, au fond du Maniema.

Ceux du Kivu
Quand Bukavu
N'était pas encore Costermansville.
Ceux du Katanga
Avant que l'Union Minière
N'existât.

Ceux de la caravane et de la plaque à poules,
Ceux de la malle-bain, qui, sous le luminaire
Tenaient l'ineffable grand livre,
Au zézaiement des anophèles.
Ceux d'avant la Nivaquine
Ceux du bourdon de la quinine
Ceux de l'hématurie.
Ceux qui étaient contents
Que le scorbut leur laissât quelques dents.

Tippo-Tip et Tobback. Cornet (le géologue)
Et le frère Gillet (celui de Kisantu)
Ils étaient nos anciens. Ça disait quelque chose
Le Mont Hoyo
Et sa mine de Guano …

"Tripoli – Kano – Léo". Ça ne vous rappelle rien ?
"Khartoum – Juba – Le Caire" ... en DC3
C'est pourtant du récent :
Un peu plus de quarante ans ...

Mais ceux du rail et de la prospection.
Ceux qui firent Ango
Ceux qui prirent Saïo
(Qui sait encore où c'est Saïo ? ...)

Qui se souvient de Bumba ? ...
De Boende
Bien avant que Lisala
Et Libenge
Soient des escales de Sabena ? ...

Qui, Diable, sait encore
Où c'était "Le Sankuru" ? ...
Le Kahuzi, la nuit, quand grondent les gorilles.
Les rives de la Mobaye ou de la Luama
Une pierre, une date, un nom :
"Tué par un Lion."

La mission de Buta, écrasée de soleil
Les sœurs et les Monpères
(Vingt-cinq ans sans rentrer !).
Le mât du pavillon, face au gîte d'étape
La piste sous la pluie quand la Limonite
Glisse comme du savon.

Ceux qui moururent,
Ceux qui crurent
Qui laissèrent leur âme quelque part
Avec leurs forces ... Souvent
En plaisantant,
Du côté du Lac Léopold II.

Ceux qui faisaient cent kilomètres pour voir un blanc
Cent cinquante pour jouer au bridge
Et six cents pour s'en faire poser un ! ...
Ceux de l'Hévéa qui se levaient la nuit.
Les épaulettes vertes de la Territoriale :
Vingt jours de brousse par mois.
Et qui avaient des dettes
Et ne se plaignaient pas.

La nostalgie, je sais, n'est plus ce qu'elle était.
On apprend aux enfants
Que le Congo fut Belge, mais que "ça, c'est fini"
Et que c'est mieux ainsi.
Et puis des mots, des mots ...
L'odeur du brouillard à Lubero
Ou la crête du Ruwenzori
Que l'on aperçoit de Komanda
Très loin
Parfois
Le Matin.

Il faudrait un Kipling pour chanter tout cela.
Mais de nos jours,
S'il vivait, s'il écrivait toujours
Il n'aurait plus le prix Nobel.
On parlerait racisme
Et fascisme.

Orgueil ou romantisme ? ... Il y a de cela
A penser aux vieux morts
Du ravin de la Kassapa.
Ou encore
A ceux de Bafwabalinga ...

Le propos qui est le mien
Et que je voudrais qu'on partage
Est que nous n'avons rien à nous reprocher.
Des routes et des ponts
Ecoles et hôpitaux. Et tout le reste aussi.
C'est nous qui l'avions fait, ce pays.
Un Congo dont on ne parle plus
Retourné à la brousse :
Termites et matitis.

Un héritage de courage, de sang, de sueur
D'héroïsme parfois, mais toujours de labeur
De volonté sacrée affirmée par des gens
Que n'obnubilait pas d'être de Liège ou de Gand
Et qui gardent au cœur le nom d'un Lomaté
Ou bien d'un Evariste. Le sourire des gars
Et les "Jambo Bwana ! ..."

"The darkest Africa" ? ...
Toute une population qui souriait
Qui avait confiance
Et dont le sort s'améliorait
Et qu'on aidait, et qu'on aimait
Sans, par pudeur, oser le dire ...

Dans combien de plaies nos femmes mirent-elles leurs mains ? ...
A combien de noirs ai-je appris à travailler ? ...

Mais qui parle encore le Zande ? ...
Qui leur a appris à mieux vivre ? ...
(Et on n'a pas fait qu'essayer :
On avait réussi ! ...)
Par la Saint Nom de Dieu il faudrait qu'on le sache !

En attendant : c'est le prêt à penser.

Mais si on leur apprenait
Aux Jeunets, ce qui fut fait "avant" ? ...
Si, au lieu de mauvaise conscience
Et de société d'assistés, on leur apprenait la fierté ? ...
Si, comme à des bleus,
On leur disait d'abord de compter sur eux ? ...

Georges HENSENNE (†)
(écrit à Casablanca en 1983,
revu à Esneux en novembre 2000)


Georges Hensenne,
Journal le Stanleyvillois

La saga du LIEMBA centenaire et toujours vaillant

J'allais dire "toujours bon pied, bon œil". Mais dit-on cela d'un bateau?

En juillet 1999, "Kisugulu" publiait un article de Robert Clavareau sous le titre "Liemba, Vengeur, African Queen… Bateaux de légende". Son amour de la marine le poussait depuis longtemps à faire des recherches sur les bateaux qui avaient bercé son adolescence près du "plus beau lac du monde", en l'occurrence le Tanganyika.

Je reprends son texte relatant brièvement l'histoire du "LIEMBA" :

"Le GRAF VON GÖTZEN [1], très beau bateau de 1200 T, fut construit en 1913, sur ordre de l'empereur Guillaume II (d'Allemagne), par les chantiers Meyer à Papenburg sur l'Ems, démonté et transporté à Dar-es-Salaam et, de là, par chemin de fer à Kigoma, où il fut remonté. Il était encore en construction lors de la déclaration de guerre, en août 1914 et ne fut vraiment lancé qu'en 1915.

Le GRAF VON GÖTZEN rendit d'appréciables services aux troupes du général von Lettow, leur permettant une mobilité étonnante du nord au sud du lac Tanganyika, soit sur près de 800 km.

En 1916 commença l'offensive des troupes belges, sous le commandement du général Tombeur. Ces troupes déclenchèrent leur action en avril 1916, à partir de la région de Goma (Groupe Nord avec le colonel Molitor) et de la plaine de la Ruzizi (Groupe Sud avec le colonel Olsen).

Du côté d'Albertville (Kalemie actuellement) les Belges avaient obtenu du renfort de quatre hydravions (du type Shork) afin de protéger la côte ouest du lac. Un de ces hydravions finit par atteindre d'une bombe le GRAF VON GÖTZEN qui fut ainsi immobilisé. L'offensive belge atteignit Kigoma avant que le navire ne fût réparé et les Allemands sabordèrent le bateau en juillet 1916, prenant bien soin cependant que l'épave dépasse de l'eau de 50 cm environ, symbole de la solidité de la construction prussienne [2].

Les Belges renflouèrent sommairement le navire et le remorquèrent jusqu'au port de Kigoma, mais faute de savoir faire (et connaissant nos autorités administratives), d'intérêt et d'argent, le GRAF VON GÖTZEN coula pour la seconde fois.

En 1921, le partage des ex-colonies allemandes était consommé. La Belgique recevait pour sa peine le Rwanda et le Burundi.



Le Liemba, ex "Graf von Götzen", en route pour Kasanga. (Photo Wouter Sotthewes)

Les Britanniques s'arrogèrent le "Tanganyika Territory" (actuelle Tanzanie). Il faut reconnaître qu'ils avaient subi les plus lourdes pertes de toute la campagne, tant en personnel (plusieurs milliers d'hommes) qu'en matériel et en argent (72 millions de livres Sterling-or, selon Liddel Hart).

En 1924, le "GRAF VON GÖTZEN" fut renfloué au prix de trois ans d'efforts et de 50.000 £ de frais.

On le rebaptisa "LIEMBA" ce qui est tout simplement le nom du lac Tanganyika dans la langue des Fipa. Depuis, malgré plusieurs mésaventures parfois comiques, parfois tragiques, le "LIEMBA" a poursuivi sa carrière de navire lacustre jusqu'à ce jour et continue vaillamment à pousser ses 70 m de longueur et ses quelque 1200 T à 10 nœuds… C'est le vétéran de tous les navires à flot sur le lac Tanganyika."

En juin 1998, le Süddeutsche Zeitung publiait un article à ce sujet "... und macht auch heute noch zehn Knoten". Dix nœuds ! C'est confirmé ! Il y est dit que ce navire construit par l'Empereur d'Allemagne navigue toujours et qu'il a transporté des centaines de milliers de passagers tout en ayant souvent changé de propriétaire et ayant attrapé plaies et bosses. Il offrait, en 1998, encore de la place pour 600 passagers et possédait même un bar "chic". Son pont n'était peut-être plus d'origine mais toujours en bois!

En 1961, Lord Twining, le dernier gouverneur britannique, remit le vapeur à la compagnie de chemin de fer tanzanienne, qui en est toujours propriétaire. Dans les années 70, le "LIEMBA" reçut de nouveaux moteurs diesel en remplacement des machines au charbon, et depuis l'automne 1997, les Nations Unies ont utilisé le "LIEMBA" pour rapatrier par le lac, des réfugiés congolais. Le matelot, Mohammed Hassan, qui travailla pendant 37 ans sur le navire n'en devint jamais capitaine alors qu'il avait été le premier pilote africain et qu'il le mena pendant des années du nord au sud et vice-versa. Il fut pensionné avant. D'après les estimations de cette époque, le "LIEMBA" en avait certainement encore pour 30 ans à naviguer!

Le même ami qui nous envoya l'article de 1998, m'en expédia un second en juin 2010. "Der Spiegel" publia "Das Schiff Afrika" dans ses pages parlant de "l'étranger". Clemens Höges rappelle l'histoire du navire mythique et déclare que le Land de Basse Saxe (Papenburg est dans ce Land) voudrait le sauver, quitte à le rapatrier en Allemagne… Projet colossal!

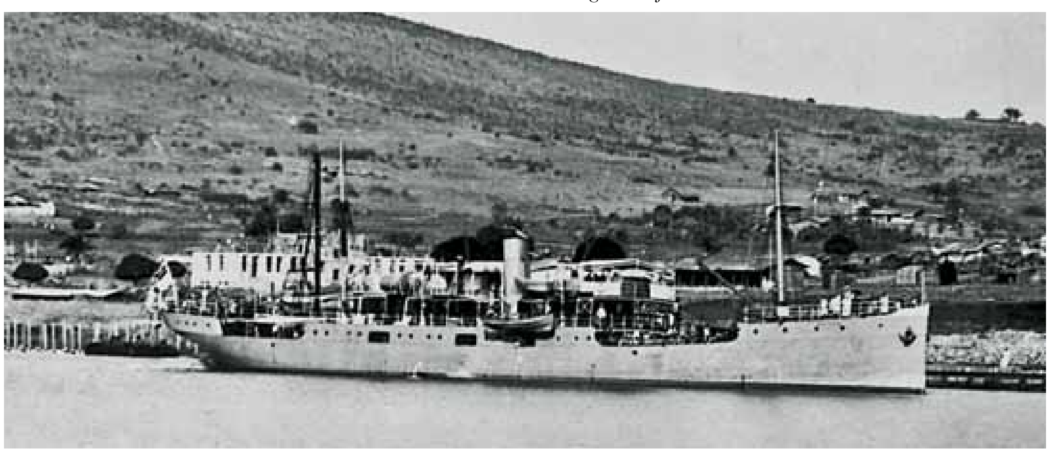
Sur un ponton rouillé, à Kigoma, Herman Joseph Averdung (66 ans et cheveux blancs) attend l'arrivée du navire. Il est très ému. Son grand-père lui a souvent raconté la naissance de ce vapeur. Et Herman Averdung voudrait faire revenir le bateau en Allemagne. Combien cela coûtera-t-il ? Qui paiera?

Le Gouvernement du Land, le Ministre Président de Hanovre, ainsi que les Ministres des Affaires Etrangères et du Développement à Berlin ont un moment été en pourparlers. On pourrait peut-être envisager d'offrir un bateau neuf à la Tanzanie, car malgré son grand âge le "LIEMBA" rend encore d'inestimables services au pays. Pas de routes, pas de rail. Seul le "LIEMBA" transporte gens et marchandises dans ce coin déshérité d'Afrique. On ne peut pas priver ces gens du seul moyen de communication existant.

Un palais pour l'empereur, une énorme gare pouvant recevoir 30 trains par jour, une grande ville… Tous projets du Reich allemand, d'avant 1914, qui ne virent jamais le jour. Ou alors partiellement. Seul le "LIEMBA" a été réalisé et est arrivé à bon port, et malgré son air misérable – le journaliste



Un des deux avions à avoir endommagé le Graf von Götzen



Le Graf von Götzen à ses débuts

dit que ses "côtes" apparentes sous la coque le font ressembler à un chien affamé – il transporte journellement des passagers et des marchandises d'un côté du lac à l'autre. Il se faufile à travers les pirogues des pêcheurs la nuit, et tout au long du jour trace sa route dans un vacarme assourdissant de moteurs, de cris de femmes et d'enfants, de caquetages de poules et de canards, de bêlements de chèvres, de cris de marchands avec leurs chargements de poisson ou autres marchandises, de relents d'huiles de palme ou de moteur… Des amours brèves se nouent à bord. Des enfants naissent et s'appellent Liemba. Des réfugiés encadrés par des soldats de l'ONU retournent dans leur pays.
Et les cancrelats pullulent ! "Une horreur grandiose" écrit Clemens Höges!

En 2010, une très vieille dame appelée Anna Rutten, aurait souhaité faire un voyage sur ce bateau. Le "LIEMBA" et elle étaient nés la même année! Le père d'Anna était l'ingénieur responsable de l'élaboration des plans et de la mise en chantier du navire. Comme il savait que le transport se ferait en partie par chemin de fer, et en partie à dos d'homme, il fit ses plans de telle sorte que le poids à porter par les hommes ne soit pas trop lourd. Ce navire construit sous le matricule 300 par la firme Meyer, était composé de milliers de pièces métalliques, un vrai puzzle. Il y avait 5.000 caisses en tout et le transport dura 3 mois !

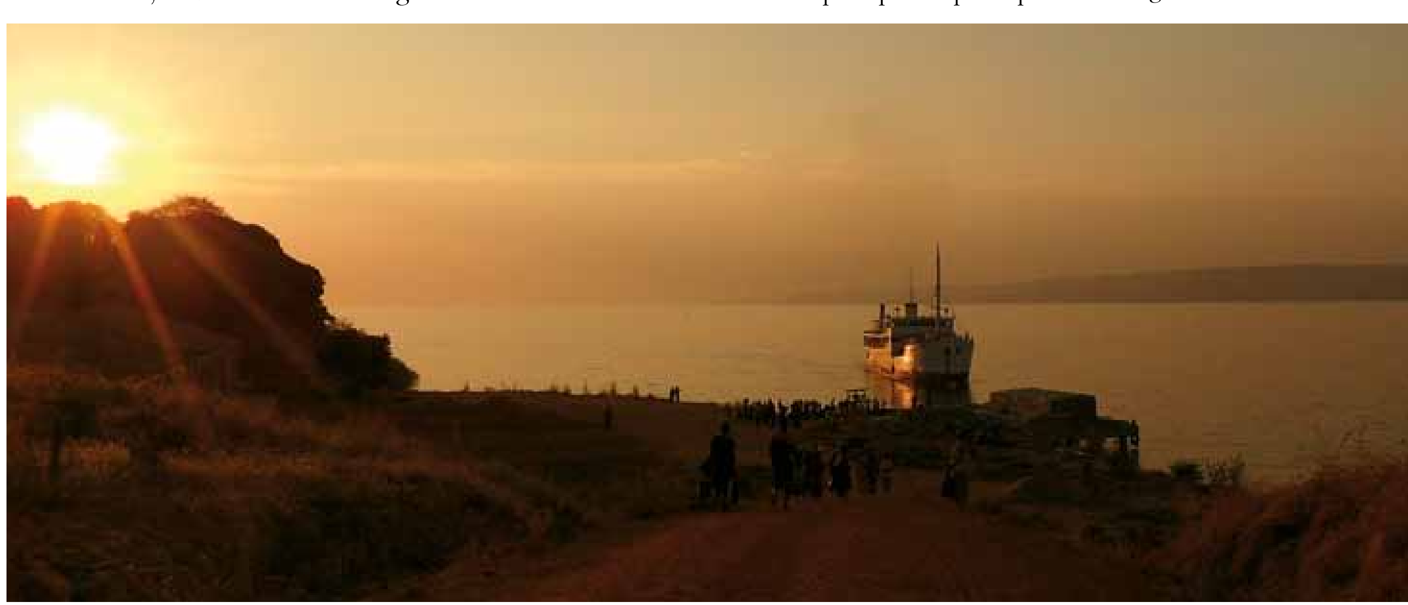
Anton Rutten accompagna le chargement de Papenburg à Kigoma. Il devait recevoir une belle prime à son retour, ce qui lui permettrait de construire une petite maison pour sa famille (déjà quatre filles et une cinquième à naître: Anna!).

Hélas, la guerre éclata et Anton ne revint qu'en 1919 après avoir été fait prisonnier par les Britanniques. Sa prime, à cause de l'inflation, ne lui laissa pas assez pour construire sa maison.

Mais Anna a toujours un bracelet fait avec des pièces de monnaie de l'Est africain allemand (des Roupies ou Hellers) !
Elle ne fera pas le voyage parce qu'à près de 100 ans, c'est un peu difficile. Mais si le "LIEMBA" revenait en Allemagne…

■ Diane Clavareau-Vandenberghe

(1) Graf von Götzen – Le navire reçut le nom de l'officier prussien qui fut de 1901 à 1906 le gouverneur impérial de l'Est africain allemand.
(2) En juillet 1916, ayant reçu l'ordre de saborder le navire, l'ingénieur A. Rutten l'enduisit généreusement de graisse pour le préserver et pouvoir le réutiliser rapidement en cas de renflouage.



Aujourd'hui encore, le Liemba pousse vaillament ses quelques 1.200 T à 10 noeuds sur le lac Tanganyika
(Photo Michael Wilke - http://1982.cc)

Une couverture sociale en dehors de l'espace économique européen?



CONDITIONS DE PARTICIPATION

1. Travailler en dehors de l'Espace Économique Européen et de la Suisse.
2. Etre ressortissant d'un Etat membre de l'Espace Economique Européen ou de la Suisse (autres nationalités sous certaines conditions)

COUVERTURE DE BASE

Assurance vieillesse et décès comprenant notamment
- une pension de retraite fondée sur la capitalisation
- une pension de survie au conjoint survivant et allocations d'orphelins

Assurance contre la maladie et l'invalidité avec allocations de remplacement et prise en charge de vos frais de soins de santé

Assurance différée des soins de santé (couverture gratuite sous conditions, notamment, de carrière, d'âge et de résidence)

COUVERTURES COMPLEMENTAIRES

- Assurance soins de santé vous prenant en charge dans le monde entier
- Assurance contre les accidents du travail*
- Assurance contre les accidents de la vie privée*

*avec allocations et prise en charge des frais de soins de santé liés à l'accident

OFFICE DE SECURITE SOCIALE D'OUTRE-MER

www.ossom.be

Avenue Louise 194
1050 Bruxelles


+32 2 642 05 11
fax +32 2 642 05 59
Info@ossom.fgov.be

L'histoire de Malandji

Dans ses souvenirs, “En Prospection au Katanga il y a cinquante ans”, le major R.R. Sharp de la Tanganyika Concessions Ltd relate qu’en 1906, envoyé en prospection aux frontières de l’Angola, il était, au-delà du Lubudi, confronté à l’insécurité et la famine.

Dans la région de la Mukulweji, la contrée venait d’être ravagée par des maraudeurs cannibales, les Walenge ou Batetela. Pourquoi cette dénomination ”Walenje” attribuée par les Ndembo aux mutins de Luluabourg que, par ailleurs, tous nos historiens s’obstinent à prétendre “Batetela” ?

S’il semble que ces soldats révoltés, originaires du Maniema et anciens guerriers de la garde personnelle de Gongo Lutete, n’étaient, pour la plupart, pas des Batetela, il n’est pas moins évident qu’ils ne pouvaient appartenir à un groupe “Lenge” inexistant.
Considérant alors que cette appellation, plutôt que d’avoir une signification ethnique, pouvait tout simplement provenir du lieu d’où était partie la mutinerie, il m’est apparu que nos “révoltés de Luluabourg” étaient, pour les Africains, les “Wahunis ya Malandji”, autrement dit des “Walenje”.

On se souviendra que le poste établi, en 1886, sur la rive gauche de la Lulua, avait été baptisé “Luluaburg” par son fondateur, l’Allemand von Wissmann. Cette dénomination leur étant totalement étrangère, les Africains appelaient la localité “Malandji”, du nom de Malanje d’où étaient partis l’explorateur et ses porteurs angolais.

Lorsqu’en 1928 fut réalisée la jonction Ileo-Bukama, pour éviter d’avoir à édifier un pont sur la Lulua, la station ferroviaire de la cité fut établie, coté rive droite de la rivière, à une dizaine de kilomètres au nord-est de la cité.
Le développement de cette nouvelle Luluagare fut tel qu’elle devint rapidement la véritable Luluabourg, ne laissant à l’ancien poste de von Wissmann que son nom africain.
Le déclin du vieux Malandji n’en fit bientôt qu’un souvenir.
De ce petit coin perdu de l’histoire du Congo, j’ai retrouvé, dans les “Bavardages du Cancrelat”, un merveilleux livre écrit par Walter Vigneron à Elisabethville en 1945, un chapitre qui lui est consacré.
La description nostalgique qu’il en fait ne manque pas de poésie.

“Le Luluabourg original n’est pas celui qui s’inscrit aujourd’hui sur la carte. Pour retrouver les vestiges du poste que fonda, vers la fin du siècle dernier, l’explorateur allemand von Wissmann, il convient de traverser la Lulua et de gravir, à quelques kilomètres de là une âpre colline couronnée de végétation noire.
Du sommet de cette colline, ondule vers la vallée une sorte de longue chenille de velours foncé. Ce sont les vieux manguiers tordus et rabougris, mais opulents encore malgré leur demi-siècle d’âge, qui bordent la route de Malandji.

Le décor est tragique à souhait. Les herbes jaunes ondulent au vent de saison sèche. Des feux flambent et craquent dans le silence. Des monuments de fumées rousses bondissent et se tordent dans le ciel blanc.
Venu de l’Angola, à travers le territoire de Malanje où il recruta ses porteurs, von Wissmann s’installa au sommet de cette colline et fonda le poste de Malandji que l’on nomma par la suite Luluabourg et qui a repris, aujourd’hui, son nom initial. L’un de ses adjoints, Franz Muller, succomba bientôt, comme tant d’autres, aux rigueurs impitoyables qui s’imposèrent aux pionniers de ces temps légendaires. Sa tombe repose, dans une pesante solitude, non loin de la Lulua … rien ne signale à l’attention du passant cette tombe perdue dans le secret des hautes herbes.

Pas même un bout de sentier…
Nous grimpons dans le couloir d’ombre de la route vers le hérissement des palmiers grêles qui marquent l’emplacement du vieux poste.

On nous a raconté d’angoissantes histoires de revenants. Là-haut, les lieux sont hantés ...
Et bien, là-haut, gros désappointement … c’est la Cotonco … une maisonnette avenante avec des fleurs en pot et d’allègres couvées. Des chèvres gambadantes. Des allées outrageusement passées à la brosse. Et un tennis ...

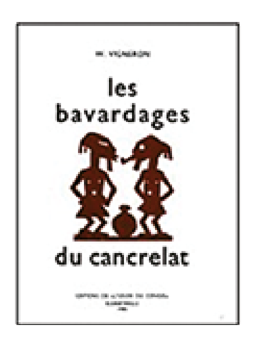
Non loin de là, pourtant, dans un creux d’ombre et de paix, sommeille le tout petit cimetière que nous cherchons. Quelques dalles de ciment. Des croix précaires, rongées par tout ce qui ronge le bois au cours des temps.
Parfois un nom … Pelzer, capitaine-commandant, 1895 ; de Marneffe, lieutenant, 1895 ; Deby, agent militaire, 1895. D’autres ... car c’est à deux pas d’ici, en 1895, que se révoltèrent les soldats Batetela du camp de Luluabourg.

Mais nous nous sommes aussi penchés sur des tombes anonymes. Il en est quelques unes, en effet, qui ne comportent aucun nom et s’enveloppent, pour le passant curieux, d’un étrange mystère.
On nous a dit : “Il ne faut pas être curieux. Il ne faut pas chercher à pénétrer le mystère. C’est dangereux ...”
Voilà bien qui gonfle singulièrement, ce fameux mystère qui n’est sans doute, pour certains, que le secret de Polichinelle !
Nous savons bien qu’à Malandji reposent les cendres d’un homme de grand nom qui fut mêlé à un grand drame. Et nous avons essayé, parce que tout évènement qui procède de l’histoire nous intéresse prodigieusement, de connaitre l’endroit où était enterré cet homme de grand nom.
Si nous avons échoué, c’est parce que nous n’avons pas voulu beaucoup chercher. Laissons les tombes anonymes de Malandji dormir en paix, dans leur abandon.

Ici ou ailleurs, le prince est redevenu poussière. Comme les autres ...”

André Vleurinck

A ceux qui aiment les vieux livres, je recommande “Les Bavardages du Cancrelat”.



Le pont aérien de l'indépendance

Je suis entré à la SABENA en 1947 et suis arrivé au Congo Belge en mars 1950 comme agent trafic-fret.

La SABENA, au Congo, cet immense pays, transportait les Congolais, les fonctionnaires, les missionnaires, les colons, les agents de sociétés, les touristes, plus le courrier et le fret, des vivres frais, du matériel et des pièces de rechange et assumait donc un rôle social et économique très important, assuré par des DC3, DC4, Convair. Pour la liaison Belgique-Congo, en DC6, DC7 et ensuite en Boeing 707 et Boeing 747.

J'ai été muté à Luluabourg et ensuite à Costermansville (Bukavu), au Kivu, comme chef d'escale, puis, en 1957 à Usumbura, comme chef de secteur, avec juridiction sur le Rwanda et l'Urundi, qui ne deviendront indépendants que le 1er juillet 1962. Tout cela pour expliquer pourquoi je m'y trouvais lors de l'Indépendance du Congo le 30/6/1960.

Que s'est-il passé lors de l'Indépendance réclamée par une minorité et surtout un leader : Lumumba ?
Les Européens, Belges, Grecs et Portugais étaient environ 100.000 et les Congolais plus ou moins 12 millions.

Début juillet 1960, les garnisons militaires de Thysville, Luluabourg et Stanleyville, notamment, se sont rebellées. Viols, assassinats, destructions. Des soldats armés et la populace dotée de machettes, terrorisent femmes et enfants, religieuses et colons isolés. Certains Européens quittent alors leur poste par prudence très compréhensible, ou ruinés, et d'autres sont pris d'une panique également compréhensible. Le gouvernement belge donne rapidement mission à la Sabena d'évacuer ceux qui le demandent. La Sabena évacuera plus ou moins 35.000 personnes.

Par mon métier j'étais en rapport avec les Autorités et toutes les couches de la population. Je peux vous dire : j'y étais, je suis témoin. Ce que bien des Belges ont alors vécu, ont réalisé, ont subi, cela c'est la vérité. Ils n'ont pas mérité l'inacceptable campagne de dénigrement dont on les accable aujourd'hui.

Par la force des choses, en ce qui concerne le fameux pont aérien, à l'Ouest, et à l'Est, je suis devenu responsable de tout l'Est du Congo, depuis Usumbura jusqu'à notamment Kigali, Boende, Stanleyville, Kindu, Kalima, Bukavu, Goma. Je disposais d'une flotte de DC3 avec littéralement les pleins pouvoirs, y compris pour les DC6 que Bruxelles m'envoyait, à la demande, pour l'évacuation Usumbura-Bruxelles. Les Boeing 707 ne volaient que sur Leopoldvile et Kamina base.



Notre professeur d'histoire, pendant la guerre, au Collège, nous disait "Oui, bien sûr, les tableaux synoptiques, les relevés chronologiques, etc. D'accord, mais si vous voulez comprendre un peu mieux l'histoire, référez-vous aux anecdotes. Lisez les lettres de Madame de Sévigné."

En effet, les anecdotes illustrent mieux l'ambiance de certains évènements.

Bref, durant le "pont aérien", je faisais voler ma petite flotte environ 24 h sur 24, en tous cas les huit premiers jours.

La Sabena avait équipé ma villa d'un poste belge de radio de marine, manipulé par un adjudant. Nous recevions Los Angeles 5 sur 5 plus 3 décibels ... mais, surtout les multiples appels de tout l'Est, envoyés par les Missions, les Colons ou les Sociétés. Aussitôt j'envoyais un avion. Par exemple "Troubles en ville, sommes 22 à l'aéroport". "Bien reçu, DC3 en route, arrivée à telle heure".

Je décide un jour de participer à un vol sur Kalima et Kindu. Le pilote, Merkovitch, fait du rase motte sur le fleuve Utindi pour voir dans les habitations et les postes s'il s'y trouve des gens.

Douglas DC3

On survole la piste de Kalima et il me prévient "Tiens-toi bien, je vais faire un Immelmann" et il le fit ! Avec un DC3 ! Un Immelmann est une acrobatie inventée par le pilote de chasse allemand Max Immelmann en 1916.
On embarque environ 30 passagers, debout dans le couloir.



L'adjudant me signale un appel, capté sur notre radio, de Kaminaville, émanant de l'Aéromas, une petite compagnie aérienne. Une femme a reçu un coup de pied de cheval dans le bas-ventre, il faut l'amener d'urgence vers un bon hôpital. Je demande un équipage volontaire pour vol de nuit. On ravitaille au maximum. Je préviens l'Aéromas que le DC3 sera en approche à telle heure, mais que la piste doit être éclairée de telle et telle façon et qu'une fumée doit indiquer la direction du vent et que l'avion doit redécoller aussitôt.
Grâce à notre puissante radio, nous correspondons avec la station de Kamina et l'avion qui ne peuvent communiquer entre eux. L'avion me signale, après trois heures de vol : "Je suis en longue approche finale, je vois les feux." A ce moment Aéromas nous dit : "Désolé, la dame vient de mourir." Je transmets au pilote, long silence. "Que faire ?" Je lui demande de ne pas atterrir, risque inutile, et de continuer sur Ndola, en Rhodésie pour 2h30 de vol. Il fait toujours nuit. La tour de Ndola est éteinte. Le pilote survole la ville à basse altitude et le responsable se précipite à l'aéroport pour allumer la piste. Je n'ai rien facturé à l'Aéromas. Nous n'avons jamais reçu aucun merci ni félicitations.



Le 19 juillet 1960, dans la région de Goma, un avion militaire, un Fairchild C119 a un moteur qui prend feu. Excellent avion, très puissant. Mais lorsqu'il est contraint de voler avec un seul moteur en altitude, à 1500 mètres, il réagit comme un fer à repasser. L'appareil heurte une colline. Tous les occupants, quarante-cinq jeunes militaires belges sont morts.

J'apprends par les militaires d'Usumbura que les corps, enveloppés dans des draps blancs, ont été récupérés et se trouvent à Gisenyi au Rwanda.
Nous préparons un DC3, le plus léger, sièges enlevés, avec de lourds cercueils en bois. Départ à l'aube. Un lieutenant para commando déguisé en infirmier m'accompagne. Survol de la ville, pas un chat. Atterrissage. Deux jeeps de militaires congolais arrivent aussitôt. J'explique notre

mission. Oui, ils sont à Gisenyi.
Je donne l'ordre au commandant Dixon de décoller à vide si nous ne sommes pas de retour dans 1h30. Le trajet en jeep, ultra rapide, de l'aéroport jusqu'à la frontière de Gisenyi, dans une ville absolument déserte, est très dangereux …...
A la frontière, le lieutenant se fait reconnaître par les paras de garde qui nous confirment que les morts font, en ce moment, l'objet d'un service funèbre à l'église de la localité. Le lieutenant donne l'ordre d'amener d'urgence un camion à l'église. Nous y entrons et découvrons 20 cercueils en bois léger. Marchant vers l'autel, où le prêtre officie, nous demandons à l'assemblée de charger le camion avec nous.
Le prêtre continue sa messe, comme il se doit, même en l'absence des défunts.
Le camion chargé franchit la frontière et, à l'aéroport, nous entassons ces cercueils au-dessus des autres. Les amortisseurs sont à fond de course.
Point fixe : charge environ 3.300 kg au lieu de 2.500 kg tolérables à cause de l'altitude de la piste à Goma, qui est de 1.500 mètres et qui fait perdre de la puissance. Chaque fois que le pilote Dixon veut tourner pour prendre son cap, l'avion perd de l'altitude. Bref, nous mettrons ½ heure de plus que le temps normal d'une heure entre Goma et Usumbura.
Etendu sur un des cercueils, je me suis endormi ...



Au bout de quelques jours, le commandant Van Riet me demande de pouvoir rentrer à Léopoldville, car le dôme d'hélice du DC3 laisse échapper de l'huile.
Le trajet sera Usumbura – Lodja, 2h30 de vol pour "refueler" – Léopoldvile pour 3h40 de vol. Un groupe de Congolais se présente pour être transporté sur Léo, car ils veulent rentrer chez eux. Pas de problème ...

Quelques heures après leur départ, la tour de contrôle signale qu'à Lodja – fief de Lumumba ! – la Sureté n'a pas apprécié l'ethnie des passagers : fouilles, découverte d'armes de guerre dans les bagages ! Arrestation de l'équipage. Je bondis à Léo, j'apprends que le responsable de l'ONU et le général Lundula montent sur Luluabourg en DC3 et je les rejoins. Pendant le vol, je m'agenouille entre eux dans la rangée centrale et les supplie d'intervenir pour libérer l'équipage et l'avion de Lodja.
Pas un regard ! Pas un mot !
Je continue sur Usumbura. J'ai à peine atterri, on m'appelle à la tour. L'avion est libéré ! En vol, le mécanicien dit : "Van Michel est là ?" "Oui, il est dans la Tour." "Qu'il se prépare, j'ai déjà ma clef anglaise en main." Je descends et me place en plein milieu de l'aérogare désert. Le commandant Van Riet se colle à moi et dit avec rage : "Vous êtes un imbécile, un incompétent. J'ai été pilote de chasse, moi, monsieur, et je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie. Les gardiens venaient régulièrement passer leur machette devant nos cous. Rien à boire, rien à manger." "Et vous, avec votre cul dans un fauteuil, etc. etc."
Je parviens à lui dire : "Ecoutez, commandant, vous pouvez m'insulter, je vous comprends ..." La dessus, mon ami Merkovitch, excellent pilote, s'approche innocemment et je lui dis "Merko, aide-moi, dis à ton collègue que je ne suis pas ..." Et Merkovitch répond "Ah, je ne sais pas de quoi il s'agit ..."
Et il s'en va ! Encore un choc !!
Deux ans après, à Léopoldville, ma secrétaire m'annonce la visite du Commandant Van Riet. Il s'avance, main tendue et déclare : "Ecoutez mon vieux, c'est fini, j'ai appris que vous ne méritiez pas tout ce que j'ai dit." Je réponds : "Commandant si vous aviez été massacrés, comme l'équipage italien à Kindu, je me serais suicidé ou, en tous cas, j'aurais quitté la Sabena."
Je me suis mis à pleurer et il m'a serré dans ses bras.



Je continue dans le désordre avec des anecdotes.

Un jour, en début de soirée, je prends un Boeing 707, bourré de réfugiés, au départ de Kamina-base pour Léopoldville. Mon ami, le commandant Taminiaux, dans le cockpit, me dit : "Regarde bien ce compteur-ci pendant le décollage."
C'était l'altimètre et je peux vous assurer qu'après l'élan de cette masse de 160.000 kg sur une piste longue de 4.500 mètres, il tournait drôlement vite. Nous perçons la couche des nuages et découvrons brusquement un clair de lune. Je lui demande à l'oreille : "Qu'éprouve-tu ?" et il me répond : "Un immense orgueil ..."

Après les "évènements", le Directeur Commercial vient me voir et, lors du dîner au bord du lac Tanganyika, me déclare : "Il a été décidé de te nommer (en fait par trois dirigeants de la Sabena au Congo, Messieurs Dieu, de Wykerslooth et Bogaert, comme je l'ai appris plus tard), Directeur pour l'Afrique Centrale, donc sans l'Afrique du Nord".
"Quoi ? Moi ? Mais c'est un casse-gueule ! En route pour un an, dis-je, et on verra ..."
On a vu ! Cela a duré de 1960 à 1974. J'ai eu de très bonnes relations, notamment, avec le Président Mobutu, le Ministre de l'Intérieur Nendaka, le Chef coutumier Sangara, dont j'avais sauvé la vie et qui deviendra Président d'Air Congo et Vice-président de la Sabena. Mais cela, c'est une autre histoire.

Robert Van Michel

> **"Que faut-il pour réussir ? Du travail, de la chance et des dispositions. Si l'un des trois éléments vous fait défaut, vous piétinez."**
> **Françoise Giroud, journaliste 1997**



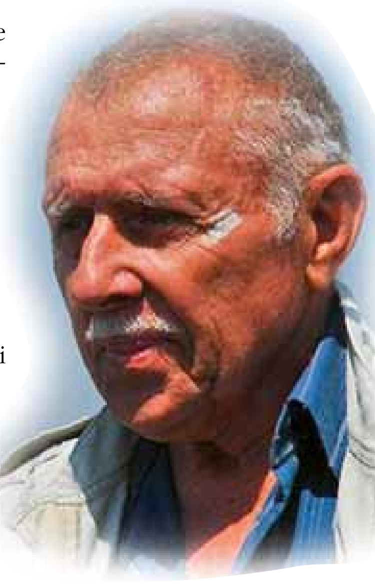
Boeing 707

La réserve de la Manika

Pour le moment, nous écrit Willem Boulanger, c'est très dur, j'ai même pensé abandonner suite au problème financier. Je vais vous faire un petit bilan des difficultés que je dois surmonter. Tout d'abord il a fallu me mettre en règle vis à vis de l'autorité.
Nous sommes allés sur place avec le cadastre et les affaires foncières, accompagné du grand chef Kazembe.
Le cadastre m'a demandé 1 USD par hectare. Après tractation nous sommes tombés à 1/2 USD par hectare.
Ensuite il a fallu passer à leur bureau pour établir les documents. Nous avons dû morceler le projet afin de se limiter à L'shi sinon nous devions envoyer les documents à Kin ce qui risquait de ne pas revenir.
Nous avons donc fait 11 dossiers et 1 dossier coûte 30.000 FC ou 33 USD, ce qui nous faisait 367 USD.

Ensuite nous avons dû passer aux Affaires Foncières où là-bas le dossier est de 50.000 FC ou 56 USD ce qui nous faisait encore 616 USD.

Après s'être mis en règle, nous avons transmis le dossier à L'shi chez le Ministre des Affaires Foncières
Le dossier était OK mais il manquait un document avant d'être transmis chez le Gouverneur pour signature.



Ce document, c'était le procès verbal de vacance de terre qui devait être signé par le chef coutumier Manga Manga.

La lutte a été chaude car, au milieu des plaines, il y a un muhulu (galerie forestière) où ils font des champs.
Enfin maintenant nous sommes en règle. Aujourd'hui, nous sommes à peu près à 10 km de poteaux placés, il en reste 15 à faire c'est à dire 3.000 poteaux.
Il faut encore prévoir le treillis et le concertina. Un poteau coûte 18 USD ce qui fait 54.000 USD.

Puis, il y a le fil, ce fil de 3 mm coûte 160.000 FC ou 178 USD les 50 kg et avec 50 kg on fait 100 m. Il en faut 250 rouleaux à 178 USD = 44.500 USD.
Total : 190.150 USD.

Avec ce montant je ne compte même pas la main d'œuvre.
Néanmoins je continue doucement avec mes moyens propres, ce qui m'a déjà coûté près de 80.000 $. Voilà pour la situation sur le terrain.

J'ai quand même de temps en temps de bonnes nouvelles, nous avons à Kolwezi, depuis plus ou moins deux ans, un hôtel qui s'est installé. Il se trouve sur le site, il s'agit de Kampi ya Boma.

Ce sont des Kenyans mais il y a plusieurs administrateurs dont un Français qui a visité la réserve et a été enchanté.

Ces gens m'envoient en octobre et pour douze jours quatre personnes venant du Kenya, des spécialistes de parcs et de réserves.

Ils sont pris entièrement en charge par l'hôtel. Ils sont là pour m'aider et me donner des conseils mais aussi, je pense que c'est pour établir un rapport avec les futurs touristes.

Voilà toutes les nouvelles pour l'instant, je continue à me battre et j'espère arriver au bout car pour le moment, avec le changement de saison, je suis très fatigué.
J'ai quand même 79 ans !

■ Willem Boulanger

Les amoureux de la nature peuvent participer à l'entreprise par un don au compte : 370-0292923-70.
Les contributions, mêmes les plus modestes, sont bienvenues.











Stanlocalie
Ville de Kolwezi
Aérodrome



Emmanuel Kataliko un prophète

C'est au Kivu, en 1971, que j'ai eu le plaisir de rencontrer Emmanuel Kataliko pour la première fois. Il était alors évêque de Butembo. Déjà, à ce moment, j'avais compris que je me trouvais devant une personnalité remarquable.

Sa spontanéité, sa gaieté, son sens de l'humour, tout cela s'exprimait dans un langage coloré, singulièrement communicatif. Resté tel que sa terre natale, et ce peuple munande, aujourd'hui marqué du sang des femmes et des enfants, auquel il appartenait, l'avaient construit.

Très intelligent, il avait, par ailleurs, fait des études approfondies à Rome. Né dans un petit village des environs de Butembo, il connaissait sa région à fond et la parcourait sans cesse : sur toutes les routes, reconnu et salué avec joie, il évoquait volontiers le temps où, petit garçon, il rendait visite à son oncle qui travaillait à la confection de la route conçue par un administrateur belge.

A cette époque, se rendre à pieds à Stanleyville – 750 kilomètres – était chose courante pour les autochtones : cela prenait une bonne semaine. Très tôt considérés comme responsables – dès l'âge de cinq ans – les enfants apprenaient, et l'apprennent sans doute encore, à couvrir seuls de longues distances, chargés de l'un ou l'autre message.

C'est ainsi qu'ils deviennent des hommes aguerris qu'aucune entreprise n'effraye. Ils savent qu'avec le temps, on peut arriver à bout de bien des choses. L'admirable patience africaine.

C'est dans cet esprit que Mgr Kataliko avait conçu un projet, étonnant par l'audace et le courage tranquille qu'il requérait : la création d'un nouveau réseau routier dans son diocèse. Mais les autorités contactées restaient muettes.
Ne comptant plus que sur ses ouailles, il s'adressa alors directement à eux : "Hommes, vous êtes courageux et vous produisez dans vos champs des légumes magnifiques, et du pyrèthre, et du blé, et du café, et des arachides. Mais tout cela, parce-que les routes manquent ou qu'elles sont trop mauvaises, on ne vous l'achète pas, ou à des prix ridiculement bas. La plupart de vos légumes pourrissent faute d'acheteurs.
Et vous n'arrivez pas à vous procurer du poisson des lacs, encore une fois parce-que personne ne veut en apporter jusqu'ici. Et vos enfants souffrent du bwaki.
Tout cela n'a que trop duré. Et, puisque personne ne s'intéresse à nos problèmes, nous les résoudrons nous-mêmes".
Et voilà comment, très simplement, ce projet hardi, presqu'insensé, a pris corps.
Avec des houes, des bêches et des brouettes, et quelques paquets de dynamite, ils se mirent à ouvrir la montagne en vue de creuser une route qui descendrait vers la plaine de la Semliki. Pas un camion, pas une seule pelle mécanique ! C'était en 1971.
Et je passais par là. (A mon retour en Belgique, j'ai pu obtenir d'un mien cousin, gros entrepreneur de routes, qu'il leur offre un compresseur et des marteaux-piqueurs. Et la compagnie de transports belge les a acheminés gratuitement).

Cette histoire de "la route de Monseigneur" vaut la peine d'être citée car elle illustre le caractère exceptionnel de cet homme que je suis fière d'avoir connu et de ces Wanande, groupe humain intelligent et courageux, martyrisé désormais depuis plus de dix ans par une soldatesque et des bandits sans foi ni loi.

Bien plus tard, en 1997, j'ai pu revoir Mgr Emmanuel Kataliko lors d'un nouveau reportage au Kivu. Il était devenu archevêque et se trouvait alors à Bukavu. Tel qu'en lui-même, il n'avait rien perdu de sa simplicité et de cette gaieté qui n'arrivait pas à cacher son sens aigu des responsabilités et sa vive intelligence.

Dans ces temps déjà troublés, il n'hésitait pas à défendre les opprimés, les petits, les sans-grades, face à ceux qui les broient pour mieux les spolier.

Pendant le discours qu'il prononça à la Noël 1999, avec une audace inouïe, il osa dénoncer les violences des troupes étrangères qui occupaient alors la province et avec qui collaboraient certains Congolais. Ce discours, m'a-t'on dit, lui aura été fatal.

Au cours d'un séjour à Rome où il avait été appelé, tandis qu'il prenait un peu de repos entre deux réunions, sans que rien ne l'ait fait prévoir, il mourut subitement ...
A Bukavu, une foule immense assista à ses obsèques. Les pauvres, les petits, les sans-grades ne s'y trompent pas.

C'était un prophète.

■ Marie-Madeleine Arnold

Souvenirs



Le facteur de Stanleyville

Depuis environ le 20 décembre 1960, nous étions au guest-house Sabena, devant l'aérodrome de Stanleyville, bien installés dans les pavillons, douche avec eaux chaude et froide, une excellente cuisine préparée au restaurant par un chef français, des stocks de vin, de langoustes et d'autres bonnes choses: bref, il ne nous manquait pas grand chose, sauf la LIBERTE.

Nous étions de facto otages du régime lumumbiste de Monsieur Antoine Gizenga et de son acolyte Ngbenye, en guerre ouverte avec les autorités de Léopoldville et d'Elisabethville.
Nous avions été évacués de la plantation d'Elisabetha à 280 kilomètres en aval de Stanleyville, par les Ethiopiens et espérions pouvoir rentrer à Léopoldville et de là en Europe.
Nous avions quitté la plantation avec une camionnette Chevrolet et notre Société sœur à Stanleyville (la SEDEC) nous avait cédé deux voitures Chevrolet. Tous les frais de logement et de restauration étaient aussi payés par la SEDEC.

La presse (très) locale avait annoncé que la Belgique avait lancé une bombe atomique (excusez du peu) sur Isiro, une localité du nord-est, et qu'il y avait grand danger qu'elle ne fasse la même chose sur Stanleyville, d'où la nécessité de garder tous les Européens en otage afin de protéger la population locale.
Nous faisions partie du jeu.
La vie était calme, nous avions la possibilité de nous déplacer en voiture, en ville, ce que nous ne faisions pas de gaieté de cœur sauf pour ce qui était vraiment nécessaire et jamais après cinq heures du soir.
Certains d'entre nous étaient sortis le soir, ils avaient été arrêtés, tabassés à coups de poings et de crosses de fusils et étaient rentrés en bien piteux état. L'argent, bizarrement, ne manquait pas à Stanleyville. De tous nouveaux billets, sans filigranes étaient gentiment envoyés par Monsieur Gamal Abd el Nasser qui soutenait le régime lumumbiste en armes, munitions et argent (faux) qu'il acheminait probablement (mais ce n'est pas certain) par le Sud-Soudan et l'Ituri.

Il fallait cependant que nous puissions communiquer... impossible par le courrier, aucun départ aucune arrivée, le téléphone... avec qui et comment ? Tous les réseaux étaient sur écoute. Rares étaient les avions qui atterrissaient. De temps à autre un avion venant de Léopoldville amenait de la farine ou des souliers de la firme “Bata”, il repartait avec du caoutchouc en vrac. Le pilote, sud-africain, était très surveillé, on fouillait même sa serviette de documents de bord avant de lui donner l'autorisation de décollage.

Il y avait un autre avion qui venait toutes les semaines ou tous les dix jours, c'était celui du Secrétaire Général de l'Organisation des Nations Unies, Monsieur Dag Hammarskjöld, un grand avion tout blanc immatriculé “United Nations Organisation”. L'équipage était suédois (qui l'eût cru) et le commandant de bord était logé dans la chambre contiguë à la mienne.

Nous avons fait rapidement connaissance, il voyageait beaucoup et jouissait évidemment de l'immunité diplomatique, il ne pouvait cependant pas prendre de risques, il en allait de la fiabilité des relations entre le régime Gizenga et l'ONU.
A cette époque, j'étais père de famille depuis fin octobre 1960 et je n'avais pas encore eu l'occasion de faire connaissance avec mon fils. Mon épouse avait accouché en Belgique alors que j'étais à Elisabetha.

J'ai réussi à convaincre cet officier suédois de prendre une lettre pour mon épouse afin qu'il puisse la poster n'importe où dans un lieu civilisé. C'est ainsi que durant deux mois et demi j'ai eu l'occasion d'abreuver mon épouse et mon employeur de toutes les nouvelles de Stanleyville.
A chacun de ses voyages, ce dévoué Suédois emportait une grosse enveloppe, quinze à vingt feuillets de papier pelure, fine écriture, qui relataient toute notre vie, toute la vie à Stanleyville. Elles étaient postées à Léopoldville, à Mombasa, à Johannesburg, au Caire, à Rome, n'importe où, mais elles arrivaient, c'était le principal.
Par contre, il m'était impossible de recevoir le moindre courrier.
Après lecture, ces lettres étaient transmises au Siège d'Unilever Bruxelles puis... Dieu sait où.
Elles faisaient partie des rares informations en provenance de l'est du Congo dont on disposait en Belgique.
Nous avons vu passer un équipage de treize aviateurs italiens, en route pour Kindu, qui ont joyeusement animé la soirée au restaurant du guest-house. Peu de temps après ils ont été massacrés.

Deux ans plus tard, j'ai vécu dans un poste, à Elisabetha-Lukumete, avec un médecin espagnol, le Docteur Redondo qui, début 1961, travaillait pour la Symétain à Kamituga.
Il me raconta qu'un soir, des miliciens lumumbistes étaient venus chez lui alors qu'il buvait un verre avec un ami, ils ont jeté sur la table des phalanges d'homme blanc en disant : “Voilà ce qui vous attend si vous faites un pas de travers”. C'était les restes des treize aviateurs que nous avions rencontrés à Stanleyville en 1961.

L'avion de Dag Hammarskjöld s'est écrasé à Ndola, en Zambie, le 17 septembre 1961, dans des conditions jamais totalement éclaircies, le Secrétaire Général des Nations Unies ainsi que tous les hommes d'équipage ont été tués.

Je n'ai jamais su si c'était le même équipage qui m'avait rendu service durant le premier trimestre de 1961 qui était à bord lors de l'accident.

■ Ernest A. Christiane



Le Guest-House de la Sabena en 1958. (Photo Jean-Marie Eloy - www.stanleyville.be)



Le restaurant du Guest-House (Photo www.stanleyville.be)

J'avais 19 ans

Itinéraire africain de mai 1940 à août 1945

Je suis arrivé au Congo Belge comme réfugié, venant de Belgique, en juillet 1940. A cette époque, il y avait au Congo de nombreux jeunes Belges qui ne pouvaient faire leur service militaire, étant coupés de la Belgique.

En 1940, le gouvernement belge, à Londres, se rangea résolument aux côtés des alliés et décida de mettre à leur disposition toutes les ressources du Congo, y compris la Force Publique.

Celle-ci dut, par le fait même, être renforcée et disposer notamment d'un personnel européen plus nombreux pour encadrer les nouvelles recrues congolaises. C'est pourquoi le Gouverneur général, Pierre Rijckmans décida de créer à Luluabourg (actuellement Kananga) un Centre d'instruction pour Européens (C.I.E.) afin de former des chefs de peloton.
Ce centre fut prêt en novembre 1941 et put ainsi accueillir la première session, dont je fis partie.

Entretemps, la Force Publique avait été envoyée en Abyssinie pour épauler les forces britanniques occupées à combattre les Italiens.
Elle réalisa de réelles prouesses et les Italiens se rendirent aux Belges : 15.000 hommes, un matériel considérable et neuf généraux ! Ce furent les victoires de Saïo et de Gambela.

Le C.I.E.

Revenons au C.I.E. L'enseignement comportait une première période préparatoire de six mois, au terme de laquelle, pour ceux qui avaient réussi, commençait une deuxième période de six mois destinée à former des chefs de peloton. A cette fin, nous avions à notre disposition un peloton de soldats congolais prêté par le régiment en garnison à Luluabourg.

Une anecdote : l'exercice prévoyait que nous subissions une attaque de mortiers. Nous devions donc progresser, entre les salves, par bonds courts à toute allure. On se plaque, lorsque mon voisin se relève brusquement : il s'était trouvé … face à face avec un serpent !

A l'issue de cette première session, nous avons été versés dans les compagnies de la Force Publique – avec choix facultatif pour les quinze premiers. J'ai pu choisir la nouvelle compagnie anti-chars en formation à Léopoldville (actuellement Kinshasa). L'entrainement s'y faisait avec des canons de 37 mm.

Fin 1942 la Force Publique, forte de 800 Belges et de 8.000 Congolais, s'embarqua pour le Nigéria. Mission : attaquer le Dahomey voisin qui avait choisi le parti de Vichy. A peine étions-nous arrivés que le Dahomey se ralliait à de Gaulle !

L'Egypte via le Cap

Le Gouverneur général décida alors d'envoyer la Force Publique en Egypte, en renfort pour les armées de Montgomery.

Ce n'était évidemment pas une mince affaire. L'infanterie, canons compris, s'embarqua sur des transports de troupes pour rallier Suez via le Cap.

Mon navire qui transportait également l'hôpital de campagne (dont ma sœur ainée, infirmière) allait traverser une zone dangereuse à cause des sous-marins allemands. Il était muni à l'avant d'un canon. Une garde y était organisée en permanence.



Egypte, Louqsor mars 1944. Colosses de Memnon.

Nous devions expliquer à nos Congolais ce qu'était un sous-marin ! Pendant ce temps, tout le charroi (camions de trois tonnes) devait rejoindre Le Caire en traversant le désert depuis le nord du Nigéria jusqu'à Khartoum sur le Nil, puis descendre jusqu'au Caire en longeant le fleuve. Ce n'était pas "de la petite bière" !

Personne n'avait encore osé cet itinéraire, et les anglais disaient que nous n'arriverions jamais … Le pari fut réussi, à part quelques véhicules abandonnés en cours de route pour raisons diverses.
Mon frère ainé (qui avait fait sa formation au C.I.E. en même temps que moi) faisait partie de l'équipe qui dirigeait le charroi. Ma sœur et moi l'avons alors retrouvé au Caire !

Toute la Force Publique, alors qualifiée de Troupes Coloniales Belges au Moyen-Orient (T.C.B.M.O.) fut cantonnée dans une région bordant le Canal de Suez.

En attendant que Montgomery fasse appel à nous, nous faisions des manœuvres dans le désert – tout en ayant la charge de garder des camps de prisonniers allemands et italiens.

Vu la chaleur du sable du désert, nos soldats à pieds nus furent rapidement équipés de bottines (suffisamment larges pour contenir des pieds habitués à marcher sans souliers !).

A cette même époque, j'eus l'occasion – avec des copains – de traverser le Canal de Suez à la nage.

Les nuits d'hivers égyptiennes sont glaciales, nous nous réchauffions à l'aide de petits poêles alimentés par des bouses de cha-



Janvier 1945 en Hollande avec une partie de la section de canons anti-chars. (Godding à l'avant plan à coté d'un de ses soldats, Georges Vaxelaire)

meaux. Sans nous en rendre compte, nous participions à des choses étranges.

La Palestine

A noter qu'entretemps nos canons de 37 mm avaient été remplacés par des canons anglais "6 pounders" qui tiraient donc des obus de 6 livres. J'ai pu obtenir de suivre des cours d'instructeur pour les canons "6 pounders" ainsi que de suivre des cours d'instructeur de P.T. (physical training), le tout se passant évidemment en anglais. Notre séjour au Moyen-Orient dura de mars 1943 à septembre 1944. Au cours de cette période nous sommes restés en Egypte environ neuf mois, puis nous nous sommes installés les neuf mois suivants en Palestine pour y faire des manœuvres intensives.

Le canon anti-char anglais "6 pounders"

Vers la Grande-Bretagne

Août 1944, grosse déception : Montgomery ayant percé les lignes allemandes, n'aura plus besoin de nous.
Que décident alors les autorités de Léopoldville ?
Que les troupes seront rapatriées au Congo, mais que les Européens qui le désirent pourront rejoindre les forces belges en Grande-Bretagne. Ce que je fis. Départ en septembre 1944.
Trajet en bateau à fond de cale de Port-Saïd jusqu'à Glasgow, sur des routes infestées de sous-marins allemands. Ai rejoint les forces belges à Leamington-Spa. Comme chef de peloton à la Force Publique j'avais le grade d'adjudant.
Mais les grades congolais n'étant pas reconnus par l'armée métropolitaine je suis redevenu simple soldat, mais ... soldat instructeur vu mes compétences en matière de canon 6 pounders !
Progressivement je suis redevenu caporal, puis sergent. En cette qualité et devenu responsable d'une section de canons anti-chars tractés par chenillettes, j'ai rejoint la Brigade Piron à la caserne de Saint-Nicolas (Waes) près d'Anvers, dont toutes les vitres avaient été brisées par la chute d'un V1 (il gelait en décembre et ... j'arrivais d'Egypte !).
Nous sommes partis fin 1944 vers les bords du Waal aux Pays-Bas, où nous avons "enfin" fait connaissance avec les premiers pruneaux ...

Le 8 mai, la guerre était terminée. Je suis parti en occupation en Westphalie jusqu'au mois d'août.

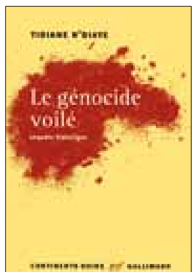
■ Jacques Godding, mai 2010





En 1942, les cadets du CIE reçoivent la visite du Général Ermens (képi), commandant en chef de la Force Publique du Congo Belge

Lire



Le génocide voilé

Tidiane N'Diaye.
Ed. Gallimard
Continents noirs
253 p. - 21,50 €.

Treize siècles de déportations, de castrations, de viols, de pillages, de chasse à l'homme, de chemins semés de squelettes. Caravanes vers l'Egypte, le Maghreb, l'Arabie, Oman et Mascate, la Turquie, la Perse, l'Inde, et même la Chine, elles ont laissé des traces dans le paysage et dans des livres mais – l'auteur le dit pudiquement – voilées! Qui ose en parler? Qui ose leur poser la question? Une allusion et ce serait le déchaînement médiatique, la négation, l'accusation de l'Europe…
Tidiane N'Diaye est un anthropologiste spécialisé dans les civilisations négro-africaines et il a écrit de nombreux ouvrages sur le sujet. Il parle du racisme musulman qui, depuis le VIIe siècle, prône et encourage la traite des Noirs. Parce qu'ils sont "non-musulmans et inférieurs", parce que chefs ou philosophes arabes ou arabisants disent les Noirs "plus égarés que des bêtes et moins sensées qu'elles" (Ibn Jobayr). Même ceux convertis plus tard furent capturés, exportés et vendus, à condition d'arriver vivants sur les marchés bien sûr ! L'islamisation des peuples africains a été faite par des Arabes qui se faisaient passer pour des piliers de la foi, le Coran d'une main, le couteau d'eunuque de l'autre. Ils furent aidés par des Africains islamisés, et plus tard, alors que les pays d'Europe avaient interdit l'esclavage, ils opéraient encore à Zanzibar, sous l'œil indifférent des Britanniques au moment du partage de l'Afrique entre les pays d'Europe.
Comparée à la traite des esclaves vers l'Amérique du Nord et du Sud – les Américains et les Européens reconnaissent les faits au moins – la traite vers les pays musulmans s'élève à plus de 17 millions d'Africains. Difficile d'estimer les chiffres exacts, mais certains auteurs comme l'américain Ralph Austin, font autorité et leurs estimations sont parfaitement étudiées et très réalistes.
Autre constatation de l'auteur : "Si la ponction transatlantique a duré du XVIe au XIXe siècle environ, les Arabo-Musulmans ont razzié les peuples noirs du VIIe au XXe siècle. Ils ont même été les seuls, du VIIe au XVIIe siècle, à pratiquer ce misérable négoce, en déportant près de 10 millions d'Africains, avant l'arrivée des Européens". Et cet esclavage existe toujours aujourd'hui, mais sous une forme plus subtile.

■ Diane Clavareau



Journal d'un commis de l'Etat au Congo belge

Guibert Crèvecoeur, d'après les mémoires de Marc-Armand Crèvecoeur, 337 pp, 22 illustr. Et 2 cartes, Ed. L'Harmattan, 35 €.

Rien de plus vivant et significatif qu'un carnet de notes et souvenirs qui, au jour le jour, relate les événements, les rencontres, les travaux et la vie – les vies devrait-on dire - d'un homme et des siens. Et tout particulièrement quand cette vie débute dans une jeune colonie (en 1909) et que s'y déroule une grande partie de la jeunesse, avant que d'y revenir, adulte, en 1930 jusqu'à l'indépendance de ce territoire en 1960. Successivement, Marc-Armand Crèvecoeur y remplira les fonctions d'administrateur territorial et magistrat, puis chef de services provinciaux au KasaÏ et enfin, comme directeur général au gouvernement général à Léopoldville. Une carrière qui couvre quantités d'activités et permet d'acquérir une belle expérience des êtres, des régions, des mœurs et des grands "moments" de l'Histoire d'un vaste pays tel que le Congo belge.
C'est à un parcours passionnant et instructif que le lecteur est convié, relaté dans un style clair et agréable, sur un ton familier et naturel qui donne l'impression que l'on vit les choses "avec" l'auteur.
Une page d'Histoire vraie.

■ Marie-Madeleine Arnold



Des écoliers congolais en Belgique (1888-1900)

Mathieu Zana Aziza Etambala, 160 pp, Ed. L'Harmattan, 15,50 €.

Initiative intéressante que celle-ci, qui nous fait découvrir un aspect méconnu de la colonisation belge.
Appuyé par un groupe d'aristocrates belges, l'abbé van Impe, alors directeur d'un établissement scolaire à Gyseghem-lez-Alost, eut l'idée, généreuse en soi, de fonder une ŒUVRE de l'EDUCATION des JEUNES CONGOLAIS en Belgique. C'était à la fin du 19e siècle.

Cette association fit venir en Belgique de jeunes enfants congolais et ouvrit à leur intention des sections spéciales ; l'une pour la formation des garçons, et l'autre, une école ménagère pour les filles, toutes deux s'appuyant sur une solide éducation religieuse.
A partir d'archives, et surtout de la presse de l'époque, l'auteur nous révèle tout un pan de l'histoire coloniale resté dans l'ombre jusqu'à présent.
Ne reprochait-on pas à ceux qui fondèrent l'Etat indépendant du Congo, de n'avoir pas créé des élites congolaises en les formant en Belgique ?

Evidemment, tout et son contraire seront longtemps encore, pour ses détracteurs, matière à dénigrement…

■ Marie-Madeleine Arnold



Vient de paraître

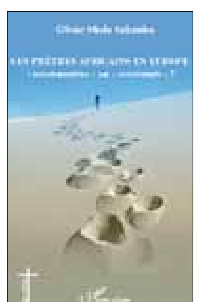
A pied d'œuvre au Rwanda

Julien Nyssens
Editions Sources du Nil.
Col. "Mémoire collective"
En vente chez MdC,
10,00 €.

A la veille du cinquantième anniversaire de l'indépendance du Ruanda, le présent ouvrage se réfère essentiellement aux années qui l'ont précédée et préparée. L'auteur, qui fut à la fois témoin et acteur très engagé dans ce tournant historique, livre sans fard ce qu'il a vécu et accompli durant sa carrière de treize années dans ce Ruanda dont il pratiquait la langue.
Le livre raconte sa vie quotidienne d'Administrateur de Territoire (A.T.) sur le terrain, et non dans les Etats Majors, de 1948 à 1961. Si des références sont faites aux évènements politiques, c'est pour placer la toile de fond qui éclaire et bien souvent suscite les évènements auxquels il a dû faire face.

Après une évocation du Ruanda ancestral et un aperçu de l'administration indirecte confiée par l'ONU à la Belgique le lecteur est plongé dans les multiples activités d'un A.T. Une première phase de huit années, de 1948 à 1956, se dévoile dans un Ruanda pacifique où subsiste encore le contrat féodal de l'ubuhake avec ses obligations de moins en moins supportables. C'est ensuite, pendant les années 1957 à 1961, le film d'une féodalité qui se lézarde, de relations de plus en plus tendues entre les Tutsi et Hutu, et de l'éclatement, sous ses yeux, le 1er novembre 1959, de la révolution sociale sous l'action des partis politiques qui viennent de naître officiellement. La machette succède aux manifestes. L'A.T. bondit d'une colline à l'autre pour tenter de calmer le jeu. Il explique lors de réunions de masse en quoi consiste la démocratie à instaurer et comment y parvenir par des élections inédites jusqu'alors. Le 1er juillet 1962, ce fut enfin la naissance joyeuse de la République pour … 83% des Rwandais.

Après quatre années de formation à l'Université coloniale à Anvers, Julien Nyssens a exercé, avec conscience et enthousiasme, pendant treize années, le métier de Territorial dans divers territoires du Ruanda, dont celui de Kigali de 1956 à 1961.
Photo couv. (J. Nyssens) Accueil à Nyanza, résidence du Mwami Mutara Rudahigwa, à l'occasion des fêtes en l'honneur de ses 25 ans de règne, en 1957.

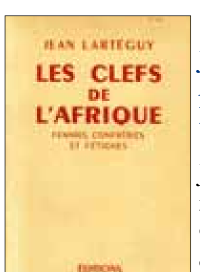


Les prêtres africains en europe
Olivier Nkulu Kabamba,
106 pp, Ed. L'Harmattan, 11,50 €.

Il est difficile porter un jugement sur un petit livre tel que celui-ci, que l'on pourrait qualifier de technique et documentaire. D'une part, les réflexions et les informations d'un prêtre africain, envoyé en mission en Europe (France) et au Canada durant une période de vingt-cinq ans, et, d'autre part, des listes, des statistiques, des recommandations, etc. qui, au total, forment une sorte de vade-mecum.
Déjà, le fait en lui-même - l'envoi de prêtres fraîchement "évangélisés" dans des pays de vieille tradition chrétienne – est une option assez particulière. Et l'on n'en saisit pas très bien les buts. Que l'ancien continent manque de prêtres, c'est un fait, mais les immenses territoires africains, où d'ailleurs la religion musulmane s'étend comme une tache d'huile, en a bien plus cruellement besoin.
A souligner d'autre part, en Annexe, le texte d'une conférence prononcée en 1921 par le Ministre des Colonies Jules Renkin, qui nous paraît assez ahurissant.
Mais laissons au lecteur intéressé par le sujet le soin de juger de l'opportunité d'une telle publication.

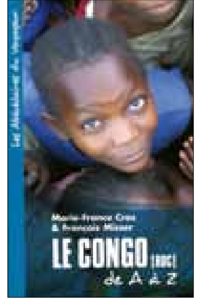
■ Marie-Madeleine Arnold

Chronique de José Rhodius



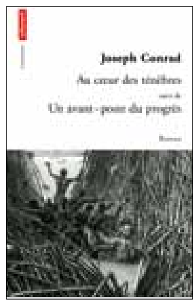
Les Clefs de l'Afrique
Jean Lartéguy
Albin Michel,
Paris, 1957

Jean Lartéguy, de son vrai nom Jean Pierre Lucien Osty, né en 1920 et décédé en 2011
Licencié en histoire. Son engagement dans les guerres de 1940 puis d'Indochine le fait devenir correspondant de guerre, pour Paris-Match, notamment.
Il a écrit : "Les prétoriens", "Les Centurions", "Les chimères noires", etc.
En 1956, il parcourt l'Afrique Noire française, en voie de décolonisation, et le Congo Belge. D'où un chapitre d'une vingtaine de pages sur Congo Français, Congo Belge, Oubangui. Il considère, dès 1956, que les germes de la décolonisation sont en place à Léopoldville. Avec une comparaison de la vie sociale à Brazzaville et Léopoldville, séparées par deux kilomètres, qui ne manque pas d'intérêt.
Problèmes des évolués, voulant faire de la politique comme à Brazzaville.
Et aussi ce que pensent les "blancs" d'Elisabethville à propos de Léopoldville : rien n'a changé.



Le Congo de A à Z
Marie-France Cros
et François Misser
Ed André Versaille,
Bruxelles 2010,
239 pages
Marie-France Cros est journaliste à La Libre.
C'est présenté comme un dictionnaire, plus d'une centaine de rubriques : Congolais importants, jusqu' à ce jour, cuisine, villes, cuivre, etc. Sous les rubriques Léopold II ou Lumumba, la colonisation en prend pour son grade comme d'habitude.

On croirait lire notre chère Colette du Soir. Kasavubu est curieusement ignoré, sauf dans le texte sur l'indépendance. Mais très intéressant quand même, et pour 15 euros, à ne pas rater.

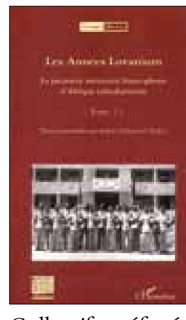


Au Cœur des Ténèbres
suivi de
Un Avant-Poste du Progrès
Joseph Conrad
Ed Autrement
Littératures,
Paris, 2005, 170 pages.
Nouvelle traduction par Odette Lamolle.
Première publication – sous forme de feuilletons – vers 1897.

Conrad, d'abord officier de marine, parcourt le monde. A la recherche d'un emploi, vers 1890, il se fait engager à Bruxelles, par Albert Thys, qui l'envoie au Congo pour diriger, en second, un vapeur, "Le Roi des Belges", sur le fleuve. Il ne reste que six mois et doit quitter pour cause de maladie.
Conrad est, en fait, un des deux personnages du roman, Marlow, l'autre est Kurtz, chef de poste sur le fleuve, qui négocie de l'ivoire, et meurt sur le vapeur en disant ces mots, malheureusement célèbres : "l'horreur, l'horreur". "Kurtz" est le pseudonyme du fiancé de la cousine de Conrad, vivant à Bruxelles en 1890, et qui l'a mis en rapport avec Albert Thys, lancé dans les affaires congolaises.
C'est le monde VIP de Bruxelles vers 1890. Et le monde des agents de société au Congo dans les mêmes années.

La nouvelle "Un avant poste du Progrès", relate la mort de deux Européens, agents de société comme Conrad et 'Kurtz', isolés dans un poste, pour l'achat d'ivoire, sur le fleuve, dont l'un tue l'autre et puis se pend, suite à des conflits liés à leur isolement.

Ces nouvelles doivent être lues, pour relativiser l'exploitation qu'on en fait maintenant, dans les campagnes contre Léopold II. Conrad ne parle ni de Léopold II, ni de l'exploitation du caoutchouc qu'il n'a pas connue.
La campagne du caoutchouc n'a commencé réellement que cinq ans après son passage au Congo. Le titre 'Ténèbres' est aussi à mettre en relation avec le titre de Stanley, "Dans les Ténèbres de l'Afrique".
Ces deux nouvelles, moins de deux cents pages, sans doute parmi les meilleures de Conrad, sont passionnantes.
Nombreuses rééditions récentes, dont une contient en plus les notes de Conrad à propos de son séjour au Congo, parues après sa mort.
A signaler aussi qu'une importante biographie lui est consacrée dans les 'Biographies Coloniales', tome 2, 1951



Les Années Lovanium. La première université francophone d'Afrique subsaharienne
I. Ndaywel è Nziem
L'Harmattan, Paris,
2330 et 250 pages, 53 €

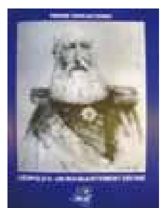
Collectif, préfacé par Marc Quaghebeur, articles par Fernand et Guy Malengreau, Nziem, J-L Vellut, entre autres.
On part de Kisantu (Fomulac, Cadulac) dans les années '20, jusqu' à la nationalisation de Lovanium, en 1971. Il y a un index de plus de 600 noms, ainsi que les listes des diplômés de 1954 à 1971 parmi lesquels Jean François Ruppol (médecine tropicale).
Énormément d'informations pour un public intéressé. En vente chez Mémoires du Congo.



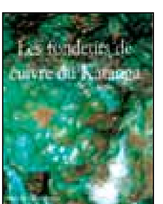
Médiathèque

Livres

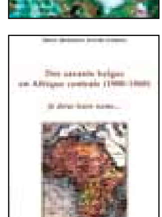
(Ajouter 5 € pour envoi par la poste. Cpte 310-1773520-58)



Léopold II : un roi injustement décrié
Pierre Vercauteren **6 €**



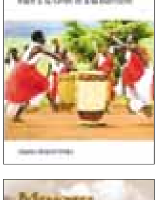
Les Fondeurs de Cuivre du Katanga
Isabelle Liesenborghs et André Vleurinck illustré par Marie de Schlippe
Ed. Clepsydre **25 €**



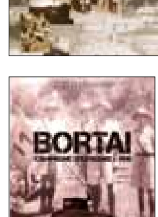
Des savants belges en Afrique Centrale (1900-1960) Je dirai leurs noms
Marie-Madeleine Arnold
Ed. l'Harmattan **12 €**



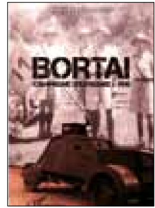
Le Burundi, face à la Croix et à la Bannière
Charles Baranyanka **25 €**



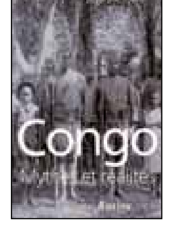
Mémoires du Congo présente un choix des meilleurs ouvrages de référence sur le Congo belge **6 €**



Bortaï
Campagne d'Abyssinie - 1941
Philippe Brousmiche
L'Harmattan, 299 p. ill., cartes, réédition **29 €**



Congo : Mythes et Réalités
Jean Stengers
Ed. Racine **15 €**



Histoires de diamants
La société Minière du Bécéka au Congo, par Odile De Bruyn. Depuis l'aventure des premiers prospecteurs de diamants dès 1909… **35 €**

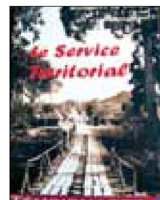


Bilan Economique du Congo 1908-1960
André Huybrechts
En chiffres et en commentaires, l'extraordinaire épanouissement économique atteint en un demi-siècle au Congo Belge.
L'Harmattan 116 pp. **12,50 €**

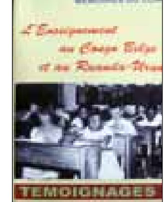
Films et documentaires



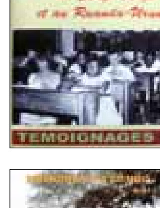
Réalités congolaises
Robert Bodson
versions en français, néerlandais et anglais sous le nom de "Congo Close-up" **10 €**



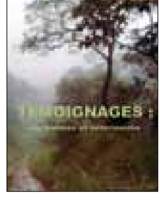
Le Service Territorial
Témoignages **10 €**



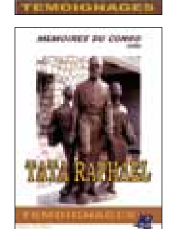
L'Enseignement au Congo Belge et au Ruanda-Urundi
Témoignages **10 €**



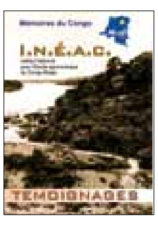
Agronomes et vétérinaires
Témoignages **10 €**



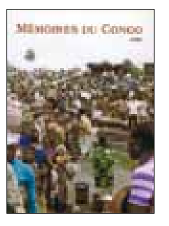
Le Dr. Jean Hissette et l'expédition Harvard en 1934
Guido Kluxen,
Edouard Hizette,
André Vleurinck **10 €**



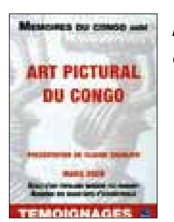
Tata Raphaël
RR.PP. Joseph Bollen et Henri de la Kethulle **10 €**



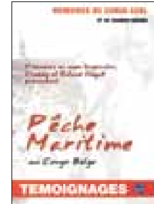
I.N.É.A.C.
MM.Compère, Jottrand et Van Leer **10 €**



Témoignage de Georges Lambert **10 €**



Art pictural du Congo
Claude Charlier **10 €**

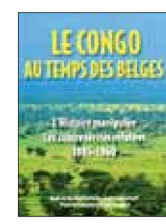


Pêche maritime
Pionniers en eaux tropicales,Freddy et Roland Duyck **10 €**

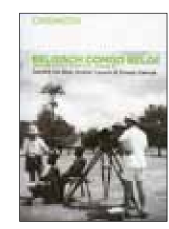


Nouveaux livres et films

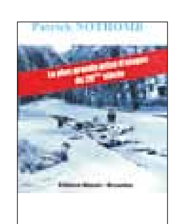
aux Editions Masoin



Le Congo au Temps des Belges
L'Histoire manipulée
Les contrevérités réfutées
André de Maere d'Aertrycke, André Schorochoff, Pierre Vercauteren, André Vleurinck
Editions Masoin **25 €**



Belgisch Congo Belge
Gérard de Boe, André Cauvin
et Ernest Genval
Livre + 2 DVD
Cinematek **19 €**



Dans Stanleyville
La plus grande prise d'otages du 20e siècle
Patrick Nothomb
Ed. Masoin. Réédition **22 €**

Aux Editions Labor



Papier blanc, encre noire
Cent ans de culture francophone en Afrique Centrale, (Zaïre, Rwanda et Burundi)
Série de livres préparée par un Collectif sous la direction de Marc Quaghebeur
Ed. Labor **10 €**

Nouvelles du Kivu

A l'école en barque

Au départ, c'était un projet lancé, près de Katana, au Kivu, par un Père Blanc, André Lacoste : "Les Paysans sans Terre", dont le but était de reconvertir à la pêche une poignée de cultivateurs que les troubles d'après le génocide rwandais et l'afflux des réfugiés, avaient démunis et réduits à la misère.

Par la même occasion, avec l'appui de quelques "anciens" du Kivu, une petite école de filles fut créée pour accueillir les très nombreux enfants de ce groupe solidaire. Petite école de filles qui allait devenir mixte plus tard, à la demande des parents.

Depuis de nombreuses années, le directeur, Fidèle Rubanza, la dirige avec courage et compétence. Grâce à son contact à Bruxelles, il a pu obtenir des aides de l'ASBL "Femmes d'Europe", qui subsidie de petits projets fiables dans les pays pauvres.

Avec une persévérance exemplaire, Fidèle Rubanza transmet régulièrement les résultats obtenus par les enfants, les programmes, la description des améliorations apportées grâce aux dons reçus, tant à "Femmes d'Europe" qu'à son "antenne" bruxelloise.

Tout récemment, il avait demandé si l'on pourrait financer la construction d'une grande pirogue qui amènerait à destination les mamans et les enfants habitant de l'autre côté du lac. Car ces jeunes femmes, lourdement chargées des fruits et légumes qu'elles vont vendre au marché de Katana, et les enfants qu'elles amènent à l'école, devaient, jusqu'aujourd'hui, faire des heures de marche épuisante pour arriver à destination.

Et voilà ! C'est chose faite ! Cette belle et grande barque est prête à recevoir ses voyageurs du petit matin pour les ramener le soir dans leur village.

Ce n'est qu'une barque dans un océan de problèmes, mais c'est, comme l'Arche de Noë, un emblème d'espoir pour l'avenir.

■ Marie-Madeleine Arnold






Guido Kluxen

La recherche médicale au Congo Belge

Le docteur Guido Kluxen, professeur d'ophtalmologie à Wermelskirchen (Nordheim-Westfalen), est l'auteur de nombreuses publications relatives à l'onchocercose. Ses recherches l'ont amené à rappeler que c'est à Jean Hissette, ophtalmologue et médecin omnipraticien d'un petit hôpital de mission au Congo Belge, que l'Afrique doit de connaître l'origine de 1'onchocercose oculaire, deuxième cause de cécité au monde.

A ses articles, livres et DVD, Guido Kluxen vient d'ajouter un livre : “Dr. Jean Hissette's Research Expeditions to Elucidate River Blindness”. Cet ouvrage relate comment, en 1930, Hissette découvrit l'origine de la Cécité des Rivières, un fléau qui, du Sénégal à l'Ethiopie et jusqu'en Angola, sévissait – et sévit souvent encore – en de nombreux foyers de l'Afrique tropicale.

C'est lui qui, le premier, établit qu'elle était une complication de l'onchocercose, une affection parasitaire de la famille des filarioses. Reconnue depuis 1875 et étudiée par de nombreux spécialistes en pathologie tropicale, qui ne lui attribuaient qu'une symptomatologie cutanée, aucun chercheur n'avait, jusqu 'alors, observé, ni même soupçonné, que l'onchocercose puisse s'attaquer à l'oeil et y entraîner des lésions gravissimes.

D'où l'émoi des milieux académiques à cette découverte réalisée par un médecin inconnu, bénévole de surcroit. Aussi, fallut-il à Jean Hissette, outre l'appui du professeur Appelmans de l'Universté de Louvain, la confirmation de sa découverte par l'expédition du professeur Pearson Strong de Harvard.

Parasitose exclusivement humaine, la maladie est transmise par les piqûres de simulies, petites mouches noires qui vivent à proximité de rivières aux eaux courantes où elles se reproduisent. D'où son nom de Cécité des Rivières.

Mais le livre de Guido Kluxen n'est pas qu'un exposé médical et technique. Appuyé sur les notes rapportées par Jean Hissette de son expédition dans les villages du Sankuru, nous y suivons l'histoire vécue d'une aventure où, tel Indiana Jones, le médecin s'enfonce dans un monde inconnu à la recherche des causes d'un mystérieux fléau. Quelques extraits de son rapport permettent d'en juger.

Appelé par le Père Dans, un missionnaire qui, au pays des Babindi, a observé un nombre incroyable d'aveugles, il est parti, en voiture, de Thielen-Saint-Jacques, le 11 septembre 1930, en direction de Pania Mutombo.


Jean Hissette, 1929

Six jours de voyage pour un peu plus de 400 kilomètres par “des contrées infestées, le soir, par des nuées de moustiques et où, la maladie du sommeil fait aussi des ravages.”

A Kabinda, où le Commissaire de District lui a procuré du matériel de campement, il a reçu, de la mission scheutiste, l'aide infiniment précieuse d'un interprète en la personne du Père Dans. Au premier village visité, celui de Tshibi, l'examen des aveugles atteints de la maladie dont il recherche la cause, lui permet d'en trouver cinq auxquels une intervention permet une récupération provisoire de la vue.

“A partir de ce moment, mon renom est fait dans la région.”

La poursuite de son safari médical l'amène alors à observer que les malades atteints de l'affection qu'il recherche sont, tous, porteurs de nodules sous-cutanés que les auteurs appellent kystes à onchocerca volvulus. Les sujets qui ne présentent pas ou guère de symptômes oculaires n'en ont pas !

Autre remarque : aux villages de Mutandale et Mulubelle Tshikapa qui sont situés sur des plateaux, “les tumeurs filariennes sont rares et il y a peu de malades oculaires, alors que les villages en terrain accidenté et coupé de ravins où les ruisseaux coulent limpides comptent d'innombrables malades : 177 à Mutombo Kapila dont 35 aveugles, plus de 211 dont 56 aveugles à Kabwe. Tous sont porteurs de nodules filariens ! Le chef du village muluba de Kabwe, Muswaïe, est un homme intelligent. Je l'interroge. La maladie existe-t-elle depuis longtemps dans la région ?”

“Nous n'étions pas malades lorsque, chassés par la guerre (les raids esclavagistes de Gongo Lu tete vers 1891), nous sommes venus ici où les Babindi avaient des tuponde (tumeurs filariennes), étaient malades des yeux et avaient beaucoup d'aveugles. Nous avons contracté la maladie parce que nous sommes venus sur leurs terres.”

“Connais-tu la cause de ces tuponde ?”

“Oui, lorsqu'on cultive la terre, il y a une petite mouche noire qui nous pique et nous met un ver dans la peau. Dans la suite, il se forme une tumeur. Des hommes ont enlevé de ces tumeurs dans lesquelles il y a un ver long d'environ quarante centimètres.”

S'étant alors procuré une trentaine de mouches noires, Jean Hissette observe au microscope, chez l'une de ces simulies, un minuscule ver “qui se tortille à l'orifice de son palpe”.

Découverte par Blacklock en 1927, cette transmission de l'onchoceca volvulus par le simulium était donc, commente-t-il, déjà connue depuis longtemps par Muswaïe et son entourage. Démonstration de l'utilité de la recherche sur le terrain dont les occupants, lorsqu'on peut les comprendre et qu'on veut bien les écouter, ont énormément à nous apprendre.


Jean Hissette soigne ses malades atteints de l'onchbocercose oculaire.

S'attachant donc à interroger les malades, Jean Hissette s'entend répéter qu'ils perçoivent comme "des petits vers qui serpentent dans le champ de vision". Bien que n'observant rien à l'ophtalmoscope, le médecin n'en poursuit pas moins la recherche. C'est ainsi, qu'à l'examen microscopique de tissus oculaires provenant d'exérèses chirurgicales, il y constate la présence de microfilaires trop petites pour être vues à l'ophtalmoscope.
Au village de Sapo, dont la population compte 37 %d'aveugles, il rencontre le chef qui sait également que l'onchocerca est transmis par les simulies mais ne s'explique pas le mécanisme par lequel ce long ver agit sur l'oeil.

Aussi, "lorsque je lui fis voir au microscope des microfilaires, ces enfants du ver de la tumeur, ce fut pour lui une révélation ! Il avait compris. Hélas, quand il s'adressa à son entourage, ses explications ne firent pas beaucoup d'effet".
Et le médecin, pressentant peut-être ce qui l'attendait, d'ajouter ce commentaire désabusé : "Comme nous nous ressemblons, les Noirs et les Blancs".
Sur la route de Kassende, il a relevé 48 aveugles à Muimba et dépassé 40 autres qui viennent des rives gauches du Sankuru :
"On croit rêver en voyant pareille calamité ! Ces aveugles, les guides qui les conduisaient, les femmes qui portaient les bagages, les enfants qui accompagnaient, tout cela faisait sur la piste une file interminable. Le chef Kassende, ses notables et une partie de la population, étaient venus à ma rencontre et nous formions, avec les aveugles, une caravane dont la file disparaissait deux fois dans les ravins et dont l'extrémité se perdait au loin au sommet d'une colline".

Et ce n'était là, qu'une petite partie de la masse qu'il restait à voir et soulager !

Aux lecteurs qu'intéressent les réalités de l'Histoire, on ne peut que recommander le livre de Guido Kluxen, passionnant rappel de l'aventure scientifique d'un médecin belge qui se voulait utile à l'humanité.

■ André Vleurinck

Activités

Projections du 1er semestre 2012

Mardi 14/02
10h00 : 100ème anniversaire de la création d'Elisabethville par A. Vleurinck
11h15 : Antoine Sohier,
1er de 5 générations au Katanga
14h15 : Extraits de films réalisés par des cinéastes coloniaux

Mardi 13/03
10h15 : La Table ronde
par Jacques Brassinne
11h00 : Le Vicomte Etienne Davignon
14h15 : Enfants mulâtres, problématique

Mardi 8/05
10h00 : 10ème anniversaire de MdC
11h00 : L'œuvre médicale au Congo belge et au Ruanda-Urundi (1ère partie)
14h00 : L'œuvre médicale au Congo belge et au Ruanda-Urundi (2ème partie).

Mardi 12/06
Commémoration des indépendances du Ruanda et du Burundi
10h15 : Le Burundi par Louis Declerck
11h15 : La littérature française au Burundi par Marc Quaghebeur
14h15 : Le Rwanda, témoignage de Julien Nyssens

Accueil dès 9H30.
Interruption de 12 à 14h00 : moambe à la cafétéria du Musée.

Prix: 20 euros. (Moambe: 17 euros + participation à la location de la salle : 3 euros)
Votre paiement sur notre compte : 363-0026918-89 (ou IBAN : BE45 3630 0269 1889 – BIC : BBRUBEBB) fait office de réservation. Il doit nous parvenir au plus tard **cinq jours ouvrables** avant le jour de la projection.

Attention : au-delà des 60 premiers inscrits, la moambe ne sera pas garantie.
Pour les personnes ne prenant pas la moambe: participation à la location de la salle à payer sur place: 4 euros.
Le café à l'accueil est actuellement fourni par le propriétaire de la salle et doit être payé sur place.
Si des personnes non-membres sont invitées, il nous serait agréable d'en connaître les coordonnées. Nous vous en remercions d'avance.

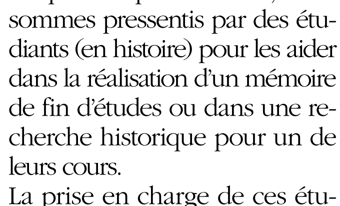
info@memoiresducongo.be
www.memoiresducongo.org
02 649 98 48

Cotisations

"Mémoires du Congo" a besoin de votre générosité pour poursuivre ses activités. Nous remercions nos membres qui, chaque année, nous apportent un appui financier par le règlement de leur cotisation. Pour cette année 2012, nous nous permettons de rappeler à chacun d'entre vous le paiement de la cotisation annuelle, ce que, nous l'espérons, vous ferez volontiers.
Soyez-en tous remerciés d'avance.

(Voir page 24 pour les détails).

Echos de "MdC"



En préparation à notre journée de projections du 12 Juin prochain au cours de laquelle nous commémorerons les indépendances du Rwanda et du Burundi, nous vous avions avertis de l'enregistrement de notre ami Julien Nyssens, ancien Administrateur Territorial au Rwanda.
Tout récemment, ce fut Louis De Clerck, ancien Administrateur Territorial au Burundi que nous avons rencontré chez lui. Il nous a chaleureusement reçus en compagnie de sa petite fille afin de nous conter ses années passées dans ce pays qui lui tient toujours à cœur. Il y fut, plus tard, désigné comme diplomate représentant notre pays.



Nos forums continuent à se tenir tous les 15 jours et, chaque fois, nous avons l'occasion d'évaluer les états d'avancement de nos projets que nous vous présentons lors de nos séances de projection.
A chaque réunion, nous recevons des invités qui, souvent, deviennent des membres actifs de notre association. Tout récemment ce fut le Prof. Dr. Dirk Tauwen qui est venu nous entretenir de ses recherches sur l'origine et la propagation du Sida en Afrique. Il a pu démontrer que les accusations du journaliste Hooper sont totalement infondées et dédouaner ainsi le laboratoire de Stanleyville injustement accusé. Nous avons invité le Prof. Dr Dirk Tauwen à prendre la parole lors d'une prochaine séance de projections.



Notre site internet est inactif depuis le 31 Décembre dernier. La disparition du web master nous a contraints à entreprendre la réalisation d'un nouveau site. C'est l'occasion de présenter autrement par ce site les buts de notre association ainsi que toutes nos réalisations.

De plus en plus souvent, nous sommes pressentis par des étudiants (en histoire) pour les aider dans la réalisation d'un mémoire de fin d'études ou dans une recherche historique pour un de leurs cours.
La prise en charge de ces étudiants francophones a été confiée à Pierre Wustefeld. Leurs condisciples néerlandophones trouveront aide et conseils auprès de Guido Bosteels, vice-Président de "MdC" et Président d' "Afrika Getuigenissen", notre société sœur du nord.



Notre documentaire sur l'œuvre médicale dont la réalisation a été confiée à Julien Nyssens se terminera bientôt. L'aide que lui apportent Nadine Evrard et le Dr Jean Vandevoorde est précieuse. Les témoignages d'une quarantaine d'acteurs de la santé en sont la moelle. Ils ont été découpés en une trentaine de sujets.

S'y ajoutent un certain nombre d'anecdotes dont certaines sont truculentes. Sur 16 heures d'enregistrement initial, les différents élagages ont conduit à en retenir à ce stade environ 1h30. Les sélections ont été opérées à la fois sur la qualité oratoire et sur base du script écrit qui, à lui seul, représente un patient et précis travail.

Le livret joint au dvd contiendra l'histoire de la santé et de la médecine au Congo depuis 1885 à ce jour. Des illustrations et de la musique agrémenteront cette production. Nous aurons l'honneur de vous présenter cette réalisation en Mai prochain en guise de cadeau du 10ème anniversaire de "MdC".

■ Paul Vannès





MÉMOIRES DU CONGO et du Ruanda-Urundi Asbl

Périodique n° 21

Mars 2012

Editeur responsable : P. Vannès
Equipe de rédaction : Marie-Madeleine Arnold, Diane Clavareau, Marie de Schlippe, André de Maere, André Vleurinck, Paul Masson
Contact : info@memoiresducongo.be
Maquette et mise en page : New Look Communication



Conseil d'administration
Président : Roger Gilson
Vice-Président : Guido Bosteels
Administrateur-délégué : Paul Vannès
Trésorier : Guy Lambrette
Secrétaire : Nadine Evrard
Administrateurs :
Pierre Wustefeld, Ernest Christiane, Guy Dierckens, Patricia Van Schuylenbergh, C.B.C.-A.C.P. (représenté par Thierry Claeys Bouüaert).

Siège social
avenue de l'Hippodrome, 50
B-1050 Bruxelles

Siège administratif
rue d'Orléans, 2 – B 6000 Charleroi
Tél. 00 32 (0)71 33 43 73
Numéro d'entreprise : 478.435.078
Site public : www.memoiresducongo.org
Site administratif : www.smdc.be
Compte bancaire : ING 310-1773520-58
BIC : BBRUBEBB – IBAN : BE95 3101 7735 2058

Secrétariat
Secrétaire : Georgette Cornelis
Assistante : Andrée Willems

Cotisations 2012
Membre adhérent : 25 €
Cotisation de soutien : 50 €
Cotisation d'Honneur : 100 €
Cotisation à vie : 1.000 €

Pour virement depuis l'étranger, veuillez donner à votre banquier les informations suivantes :
BIC : BBRUBEBB - IBAN : BE95 3101 7735 2058
N'oubliez pas la mention "Cotisation 2012".
Pour les dames, nous demandons, lors des versements, de bien vouloir utiliser le même nom que celui sous lequel elles se sont inscrites comme membres.

Changement d'adresse
si vous changez d'adresse, n'oubliez pas de nous communiquer vos nouvelles coordonnées. Cela nous permettra de rester en contact et évitera au secrétariat d'effectuer des recherches.

Fichiers d'adresse
si vous connaissez des personnes susceptibles de devenir membres de MDC, communiquez-leur notre adresse ou mieux encore transmettez-nous leurs coordonnées afin que nous puissions leur envoyer notre documentation.